

AVRIL 1982 - 5 FF

Le Courrier de l'unesco

KIEV

1500 ANS DE CULTURE



JOYCE PAR BURGESS
POÉSIE ARABO-ANDALOUSE

Le temps des peuples



Photo © Raghbir Singh/ANA, Paris

1 PHILIPPINES

Mariée bajo

Traditionnellement consacrée aux *Trésors de l'art mondial* (171 documents publiés), cette page du *Courrier de l'Unesco* est désormais réservée à une autre série, portant témoignage de la vie des peuples du monde : leurs métiers, leurs loisirs, leurs problèmes quotidiens, tout le rythme des travaux et des jours à la fois propre à chacun d'eux et commun à tous. Cette nouvelle rubrique en image s'appelle *Le temps des peuples*. C'est le titre d'un ouvrage de M. Amadou-Mahtar M'Bow, Directeur général de l'Unesco, publié ce mois-ci (éditions Robert Laffont) et qui retrace tant les objectifs que l'action de l'Unesco pendant la période qui va de novembre 1974 à novembre 1980. Pour ouvrir cette série : un mariage chez les pêcheurs bajo. Ce groupe ethnique (12 000 personnes environ) est dispersé dans le sud de l'archipel de Sulu, les îles les plus méridionales des Philippines. Ces nomades de la mer vivent exclusivement de la pêche et habitent dans leurs bateaux. Les Bajo partagent avec leurs voisins, les Samals, une langue proche du malais. Sur notre photo : jeune mariée de Sitangkai ; derrière elle, tenant l'ombrelle, son mari.

PUBLIÉ EN 26 LANGUES

Français	Italien	Turc	Macédonien
Anglais	Hindi	Oourdou	Serbo-Croate
Espagnol	Tamoul	Catalan	Slovène
Russe	Persan	Malais	Chinois
Allemand	Hébreu	Coréen	Bulgare
Arabe	Néerlandais	Kiswahili	
Japonais	Portugais	Croato-Serbe	

Une édition trimestrielle en braille est publiée en français, en anglais et en espagnol.

Mensuel publié par l'UNESCO
Organisation des Nations Unies
pour l'Éducation,
la Science et la Culture

Ventes et distributions :
Unesco, place de Fontenoy, 75700 Paris
Belgique : Jean de Lannoy,
202, avenue du Roi, Bruxelles 6

ABONNEMENT — 1 an : 48 francs français ; deux ans : 84 francs français. Paiement par chèque bancaire, mandat, ou CCP 3 volets 12598-48, à l'ordre de : Librairie de l'Unesco. Retourner à Unesco, PUB/C, 7, place de Fontenoy - 75700 Paris.

Reliure pour une année : 36 francs.

Rédacteur en chef :
Edouard Glissant

ISSN 0304-3118
N° 4 - 1982 - OPI - 82 - 3 - 365 F

pages

4 KIEV : 1500 ANS DE CULTURE

par Pavlo Zagrebelnyi

9 LA CITÉ DE LA SCIENCE

par Boris Paton

10 UN CREUSET DE CIVILISATIONS

par Dmitri Nalivaïko

12 NAISSANCE D'UNE LANGUE

par Vitali Roussanovski

14 UN FOYER DE L'ESPRIT

par Grigori Verves

16 BATELEURS, MUSIQUE ET ORGUES

par Sergueï Vissotski

18 ANNA DE KIEV, REINE DE FRANCE

par Sergueï Vissotski

24 UNE CHRONIQUE DE PIERRE

par Iouri Asseev

28 L'ODYSSÉE DE JOYCE

par Anthony Burgess

33 LES POÈTES DE L'ESPAGNE MUSULMANE

par Emilio García Gómez

38 LATITUDES ET LONGITUDES

2 LE TEMPS DES PEUPLES

PHILIPPINES : Mariée bajao

Le Courrier du mois

Il y a 1 500 ans fut fondée au bord du Dniepr une petite cité marchande, Kiev, qui devait devenir la capitale de l'Ukraine, aujourd'hui République socialiste soviétique de 50 millions d'habitants. Or l'Ukraine n'est pas seule à célébrer cet anniversaire. Si la ville a présidé au destin de cette nation, elle a été aussi le berceau des cultures des deux autres grands peuples slaves de l'est : Russes et Biélorusses. Plus encore, son influence s'est étendue pendant des siècles bien au-delà de ces horizons. Les liens qu'elle a entretenus avec l'empire byzantin et les royaumes d'occident comme avec les peuples de la steppe, l'Iran et le khalifat de Bagdad ont fait de Kiev, un creuset de civilisations.

Une telle commémoration est donc tout naturellement l'occasion d'évoquer les temps forts de cette histoire. Siècles de formation lorsque Kiev grandit au carrefour des grandes routes commerciales du haut Moyen Âge. Siècle de décision, lorsque le prince Vladimir, en 988, introduit officiellement le christianisme prêché par l'Eglise de Byzance, déterminant pour longtemps, l'évolution culturelle et politique des Slaves. Siècles glorieux — du 10^e au 13^e — de la "mère des villes russes" ; époque des grandes foires ; des ambassades où se pressent les envoyés de toutes les cours d'Europe ; et des chantiers foisonnants qui multiplient les palais et les églises : elles seront quatre cents au pied de la

plus belle de toutes, Sainte-Sophie, au somptueux décor de fresques et de mosaïques. Siècle d'épreuve, comme au 16^e, où Kiev fut l'enjeu des rivalités confessionnelles et idéologiques qui bouleversaient alors l'Europe : Kiev organisa une résistance nationale et spirituelle à la fois, qui donna lieu à une étonnante floraison littéraire. Siècle de renaissance intellectuelle, enfin, comme au 19^e, renouveau dont l'artisan le plus célèbre fut le grand poète Tarass Chevtchenko.

Cependant, si riches soient-ils, les souvenirs historiques ne sauraient suffire à cerner le caractère d'une ville, son esprit, son dynamisme. Fidèles à leur passé et attentifs à en sauvegarder tous les monuments, les Kiéviens se préoccupent sans doute davantage d'agrandir et d'embellir cette capitale, qui compte maintenant plus de 2 300 000 habitants, et qui, pour la population, est la troisième ville de l'Union soviétique. C'est à l'avenir que contribue quotidiennement le travail de leurs universités, de leurs écoles, de leurs bibliothèques, de leurs maisons de la culture, de leurs instituts de recherche qui opèrent dans les disciplines les plus avancées de la science et de la technologie.

Un autre anniversaire célébré cette année est le centenaire de la naissance de l'écrivain irlandais James Joyce. Aujourd'hui Joyce apparaît comme l'un des plus grands écrivains de ce siècle et, aussi bien, comme l'un des plus exigeants

vis-à-vis de lui-même et d'autrui. "Ce que j'attends de mon lecteur, disait-il, c'est qu'il consacre toute sa vie à lire mes œuvres." Dans *Ulysse* (1922), il a voulu à la fois concentrer toute l'expérience de l'homme et célébrer toute la culture de l'humanité à travers les événements d'une seule journée à Dublin. Lors de sa parution, *Ulysse* fut mis en pièces. Pour la franchise avec laquelle étaient décrits certains aspects de la vie passés en général sous silence dans les romans écrits en anglais, mais aussi pour la hardiesse de ses procédés techniques et son emploi inhabituel des mots, du mythe et du symbole. Présenter Joyce et son œuvre aux lecteurs d'une revue publiée en 26 langues relève, pour un écrivain, du défi. Nul ne nous a paru plus à même de le relever que l'écrivain anglais Anthony Burgess qui a exprimé dans maints livres, émissions et articles, la dévotion qu'il a eue toute sa vie pour Joyce.

Autre trésor de la littérature mondiale à l'honneur dans ce numéro : la poésie qui s'est épanouie dans l'Espagne musulmane ou al-Andalus et dont les grands noms sont ceux de al-Mu'tamid, le roi-poète, Ibn Hazm de Cordoue et Ibn Quzman, génie sans égal selon notre auteur, un des grands connaisseurs de la civilisation arabe, Emilio García Gómez.

Sur notre couverture : détail d'une mosaïque de la cathédrale Sainte-Sophie à Kiev représentant saint Grégoire de Nysse.

Couverture : photo V. Moroujenko © Ed. Mistetsvo, Kiev



Cette miniature, qui provient d'un manuscrit du 15^e siècle, illustre la légende de la fondation de Kiev telle qu'elle est rapportée par la célèbre *Chronique de Nestor*. "Il était trois frères, qui s'appelaient Kii, Chtchek et Khoriv, et une sœur, prénommée Lybed (...). Et ils créèrent une cité, qu'ils nommèrent, du nom de l'aîné, Kiev".

Photo © Naoumka Doumka, Kiev

KIEV

1500 ans de culture

par Pavlo Zagrebelnyi

LE premier document où il est fait mention de l'existence de Kiev est la "Chronique de Nestor", rédigée par un moine de la Laure de Kiev au 11^e siècle. Si l'auteur fait commencer en l'an 862 la chronologie historique de la capitale de l'ancienne Russie, il s'intéresse aux origines lointaines de la terre russe et aux premiers princes de Kiev. Il évoque la légende de trois

frères, et de leur sœur, qui fondèrent sur le territoire des Polianes "sages et sensés" une ville : "Il était trois frères, qui s'appelaient Kii, Chtchek et Khoriv, et une sœur, prénommée Lybed. Kii se tenait sur une hauteur où se trouve aujourd'hui la porte Saint-Boris, Chtchek sur une autre hauteur, qui s'appelle aujourd'hui Chtchekovitsa, et Khoriv sur une troisième, l'actuelle Khorevitsa. Et ils créèrent une cité qu'ils nommèrent, du nom de l'aîné, Kiev".

Nous savons toutefois que la ville existait déjà depuis longtemps. La légende de l'édification de Kiev est rapportée par Zénob Glak, historien arménien du 7^e siècle. Par ailleurs, l'empereur de Byzance Constantin Porphyrogénète, qui vivait au 9^e siècle, appelle Kiev Sambatas, nom que l'on trouve mentionné pour la première fois dans une

inscription byzantine datant de 559. Les géographes arabes de 9^e et 10^e siècles Ibn Khurdadhbah et al-Mas'udi, l'écrivain arabe du 10^e siècle Ibn Fadlan, l'évêque Thietmar von Merselburg et Adam de Brême, chroniqueur saxon du 11^e siècle, nous donnent de la ville des descriptions qui semblent parfois en exagérer l'importance et la richesse — dans la chronique de Thietmar von Merselburg (1018) par exemple, Kiev est présenté comme une capitale royale comptant 400 églises, 8 marchés et une population innombrable...

Le territoire de l'actuel Kiev était déjà habité du temps des Scythes et des Cimmériens, leurs mystérieux prédécesseurs. La ville de Gélon, qu'Hérodote décrit comme la cité des Budinoi, tribus alliées des Scythes,



Photo Vladimir Jitchenko © Musée historique des trésors de la RSS d'Ukraine, Kiev

Les fouilles effectuées sur les collines de l'ancien Kiev ont mis au jour des objets (pièces de monnaie, fibules, bracelets, etc.) qui portent témoignage des premiers siècles d'existence de la ville. Ci-contre, fibule anthropomorphe en argent, datant des 6^e-7^e siècles.

PAVLO ARKHIPOVITCH ZAGREBELNYI, de la RSS d'Ukraine, éminent écrivain, est premier secrétaire de l'Union des écrivains d'Ukraine. Lauréat du prix Chevtchenko, il est l'auteur de plusieurs récits, nouvelles, chansons, scénarios et romans, historiques notamment.



Le goût des habitants de l'ancienne Russie pour la musique et la danse se révèle partout — dans les miniatures des manuscrits, les fresques et peintures murales des édifices religieux, les motifs des bijoux, etc. Modes d'expression privilégiés de la sensibilité slave, ce sont des arts populaires, intégrés à la vie quotidienne. Ici, la *Danse des anciens Slaves*, miniature d'un manuscrit du 15^e siècle.



Photos Oleg Saiko © Société ukrainienne pour l'amitié et les liens culturels avec l'étranger, Kiev

était peut-être l'ancien Kiev — ce nom se retrouve d'ailleurs dans celui de Jélan, qui désignait une rivière et un faubourg de Kiev au 11^e siècle.

Hérodote écrit (*Histoire*, Livre IV, 108) : "Les Budinoi sont une grande et nombreuse tribu ; ils ont les yeux bleus et les cheveux roux. Sur leur territoire se trouve une ville construite en bois qui a nom Gélon. Le haut mur d'enceinte est long de 30 stades sur chaque côté. Il est en bois, tout comme les maisons et les temples."

On dit que dans sa campagne contre les Scythes, Darius, roi des Perses, envahit leur territoire et celui de leurs alliés, les Budinoi et les Gélons, et incendia la ville.

Si Gélon était vraiment l'ancien Kiev, quelle merveille ! Notre cité "prendrait" d'un coup un millénaire de plus et nous célébrerions aujourd'hui non plus le 1500^e, mais le 2500^e anniversaire de sa fondation. Bien que cette hypothèse ait été retenue par l'historien russe Tatichtchev et l'archéologue tchèque Niederlé, force nous est de recon-

L'année 988 marque un tournant dans l'histoire de la Russie : Vladimir le Grand, fils de Sviatoslav, prince de Novgorod, grand-prince de Kiev, souverain unique de la Russie kiévienne, se fait baptiser dans les eaux du Dniepr. C'est le début de la christianisation du royaume, qui va contribuer à la prise de conscience nationale et imprimer un caractère nouveau à la culture slave.



Photo © Igor Théodorovitch Kostine, Kiev

Sous le règne de Iaroslav le Sage (11^e siècle), fils de Vladimir, Kiev s'agrandit, s'embellit, accroît sa puissance et son rayonnement. La cathédrale Sainte-Sophie est destinée à montrer au monde la puissance de la Russie kiévienne et la stabilité du christianisme. Tout y concourt : sa position centrale dans la ville, ses dimensions impressionnantes, son ordonnance architecturale, la richesse de ses fresques et de ses mosaïques. Cicontre, la nef centrale et le dôme de la Vierge orante, où les adjonctions de l'époque baroque n'enlèvent rien à la pureté des lignes primitives.



Photo Vladimir Jitchenko © Musée historique des trésors de la RSS d'Ukraine, Kiev

Ce joueur de *gousli* côtoie des motifs de l'imagerie païenne sur un bracelet en argent du 12^e siècle qui est l'un des plus beaux exemples de l'orfèvrerie kiévienne de l'époque. Kiev était alors, au carrefour des itinéraires commerciaux reliant la Baltique à la Caspienne, une ville marchande prospère, où se multipliaient les corporations qui ont fait la gloire de l'art et de l'artisanat de l'ancienne Russie.



Photo © V. Malevski, Kiev

De mère en fille, les femmes de la Russie kiévienne se sont transmis l'art du costume. Vêtements de tous les jours ou habits de fête, vêtements profanes ou habits religieux, les tissus que nous avons la chance de pouvoir encore admirer aujourd'hui révèlent un sens étonnamment sûr de l'ornementation, avec leurs broderies de soie, d'or et d'argent dont l'alliance de grâce et de sobriété n'est pas sans rappeler les compositions de certaines icônes. Sur ce tissu brodé des 11^e-12^e siècles sont représentées des figures d'anges et de saints.



Photo © N. Kozlovski, Kiev

► naître, faute de preuves directes, qu'elle demeure conjecturale. Kiev est entrée dans l'histoire avant tout en tant que cité de la communauté slave ; les groupements de tribus slaves ayant fait leur apparition sur la scène historique vers le 5^e siècle, il est éminemment naturel de considérer que c'est à cette époque que la grande ville des bords du Dniepr est née, sur la célèbre route commerciale qui allait "des Varègues aux Grecs" et reliait le monde des pillards du Nord à Byzance, alors centre de l'univers (les Varègues désignant non seulement, comme nous les croyions, les Vikings de Scandinavie, mais aussi les tribus slaves qui peuplaient la rive méridionale de la Baltique. Il est dit dans la première chronique du règne du prince d'Oleg, de Kiev : "Il y avait auprès de lui des Varègues, des Slavons, d'autres encore et ils étaient dénommés Russes.").

Mal fortifiée, la ville risquait de tomber aux mains du premier envahisseur venu. C'est de toute évidence ce qui se passa puisque, à part le récit de la fondation de la cité par Kii et la simple mention d'un voyage de ce prince à Constantinople, où il fut reçu par l'empereur avec tous les honneurs dus à son rang, nous n'avons aucun témoignage sur l'importance et la puissance de Kiev au cours des deux ou trois premiers siècles de son existence. Mais voici qu'apparaissent les premiers princes-guerriers Askold et Dir, qui vont jusqu'à menacer Byzance elle-même. Trop confiants, comme tous les Slaves, Askold et Dir furent victimes d'Oleg, chef de guerre normand. Devenu maître de Kiev, celui-ci contraignit Byzance à signer un traité de commerce tout à son avantage. On peut encore voir à Istanbul la porte sur laquelle Oleg cloua son bouclier. Son suc-

Au milieu du 17^e siècle, les révoltes sporadiques des groupes de paysans et de cosaques contre la misère sociale prennent de l'ampleur, se fondent et se transforment en une véritable guerre de libération, animée par Bogdan Khmelnytsky, et qui aboutit à l'unification de l'Ukraine et de la Russie (1654). Ci-dessus, statue équestre de Bogdan Khmelnytsky, le bras tendu en direction de Moscou, sur la place principale de Kiev qui porte son nom. A l'arrière-plan, les coupes de Sainte-Sophie.

cesseur Igor marcha sur Byzance et ses provinces — sa femme Olga fut somptueusement reçue par l'empereur. Le fils d'Igor et d'Olga, Sviatoslav, reste dans les annales comme le grand défenseur de son territoire : il écrasa les Khazars, tint Byzance en respect et, bien qu'il n'aimât guère Kiev et songeât même à transférer la capitale sur les bords du Danube, couvrit Kiev d'une telle gloire que le monde entier en résonna.

Vladimir, fils de Sviatoslav, embrassa la religion chrétienne et ouvrit en grand les portes de la Russie à la culture mondiale. Ce n'est toutefois pas lui que l'histoire reconnaît comme le premier prince éclairé, mais son fils Iaroslav, dit "Le Sage", qui agrandit considérablement Kiev et dont le rôle de bâtisseur est rapporté dans la chronique de l'an 1037 : "Iaroslav fit construire une grande ville avec une Porte d'or ; il fit construire l'église Sainte-Sophie, église métropolitaine, l'église de la Porte d'or, église de l'Annonciation, puis le monastère Saint-Georges et Sainte-Irène". C'est aussi sous Iaroslav que fut fondée la Laure de Kiev. Avec la construction des églises et des monastères, on commença à traduire et à

copier les livres saints ; la Chronique devint une institution, des écoles s'ouvrirent un peu partout et une bibliothèque fut créée à la cathédrale Sainte-Sophie. L'artisanat se développa, des écoles d'art firent leur apparition et la capitale de l'Ancienne Russie commença de faire concurrence à Constantinople elle-même, ainsi que devait l'affirmer Illarion, premier métropolite russe, dans son célèbre *Dit de la loi et de la prospérité*. Et l'on pourrait redire avec le chroniqueur : "De toutes les contrées lointaines affluaient toutes sortes de gens et de marchands et l'on y trouvait des biens de tous pays".

Bien que Kiev ait cessé, dès la fin du 11^e siècle, d'être la capitale réelle de l'Etat russe ancien (sur ce vaste territoire, on comptait alors une quinzaine de principautés indépendantes ayant chacune sa capitale), il est resté le symbole de l'unité russe, le cœur de la terre russe. Kiev était le centre de la pensée politique — n'oublions pas que c'est là que fut établi le premier code de lois russes, la "Pravda russe" de Iaroslav le Sage — de même qu'un centre artisanal et commercial, économique et culturel, ethnique et religieux. L'église jouait alors un rôle essentiel dans le maintien de l'unité des territoires russes, et c'est à Kiev que se trouvait le métropolite, chef de l'Eglise russe ; c'est de Kiev qu'étaient nommés les hiérarques pour l'ensemble de la région (la Laure a fourni, à elle seule, une cinquantaine d'évêques au cours du 12^e siècle). C'est Kiev et non Novgorod, Tchernigov, Vladimir ou Galitch que jaloussaient les princes féodaux, cherchant les uns à s'en emparer, les autres à en affaiblir le rayonnement, d'autres encore à l'anéantir. Mais Kiev était toujours là, symbole de ►



Photo © Igor Théodorovitch Kostine, Kiev

Kiev est aujourd'hui un centre administratif, industriel, scientifique et culturel très important, qui compte quelque 2,5 millions d'habitants. Depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, la ville s'est reconstruite et développée à un rythme impressionnant. La priorité ayant été donnée au logement, 190 unités d'habitation pour 10 000 personnes ont été construites chaque année au cours de la dernière décennie. Ci-contre, un nouveau quartier de Kiev.

► l'intégrité russe. Les meilleurs esprits de l'époque avaient compris son rôle, d'où les appels à défendre l'intégrité de la patrie que l'on trouve dans la *Chronique de Nestor*, d'où, aussi, l'éloge que fait de Sviatoslav, prince de Kiev, l'auteur du plus grand poème épique de la Russie ancienne, le *Dit de la campagne d'Igor* — Sviatoslav, qui "parle d'or", a invité les princes à respecter le trône de Kiev.

Kiev a continué de croître et d'embellir, son nom retentissant aux quatre coins de l'Europe. Quelle meilleure preuve de sa renommée que les alliances dynastiques de ses princes ? Iaroslav donna sa fille Anna en mariage au roi Henri de France, son autre fille Anastasia au roi André de Hongrie, et la troisième, Elisabeth, au roi Harald de Norvège ; quant à ses fils Vsévolod, Iziaslav et Sviatoslav, ils épousèrent respectivement la fille de l'empereur de Byzance Constantin Monomaque, la fille du roi de Pologne et la comtesse Oda, descendante d'une lignée princière d'Allemagne.

Nous pouvons juger aujourd'hui du degré de civilisation atteint par Kiev grâce à la cathédrale Sainte-Sophie, presque intégralement conservée, avec ses célèbres fresques et mosaïques. Il nous reste aussi les ruines de la Porte d'or, mais nous ne pouvons qu'imaginer toutes les merveilles que la course inexorable du temps nous a dérobées.

Aux 12^e et 13^e siècles, après les innombrables assauts et déprédations des envahisseurs nomades, mais aussi des princes féodaux peu enclins à lutter pour l'unification du territoire (ce qui leur valut les justes reproches de l'auteur du *Dit de la campagne d'Igor*), l'importance de Kiev en tant que centre politique, économique et commercial décroît peu à peu. Il reste néanmoins une grande cité. L'esprit immortel de tout un peuple y subsiste. On y rédige des chroniques. On y compose et on y interprète des chants et des bylines. C'est à Kiev qu'est écrit le *Dit de la campagne d'Igor*. On y copie des livres qui sont diffusés dans toute la Russie. Les orfè-

vres y fabriquent de magnifiques ornements et les peintres offrent aux églises la parure de leurs icônes.

Au début du 13^e siècle déferlèrent des confins de l'Asie les hordes de Gengis Khan. Lorsque le petit-fils de celui-ci, Batu-Khan (connu chez nous sous le nom de Baty) fit route vers l'occident avec l'intention de conquérir toute l'Europe, il tourna autour de Kiev pendant deux années entières, rassemblant ses troupes, engraisant ses chevaux, envoyant en reconnaissance des éclaireurs et des espions, tâtant prudemment le terrain.

Lorsqu'en décembre 1240, ayant réuni une formidable armada, il arriva au pied des remparts de Kiev, il fut sans doute effrayé par la taille des ouvrages défensifs (murs de 12 mètres de haut, enceinte de 20 mètres de large), les murailles en chêne couronnées de tours de pierre, les triples fortifications (la citadelle de Iaroslav, celle de Vladimir et, à l'intérieur, le palais de Iaroslav), ainsi que par le courage, trempé dans les combats, de la garde commandée par Dimitri, gouverneur du grand prince Daniel de Galitch et chef du ban. Mais Baty dut aussi être



Photo V. Repik © Maison de mode, Kiev

Dans le cadre des préparatifs du 1500^e anniversaire de leur ville, les Kieviens s'affairent : on restaure des monuments, on redécouvre manuscrits et chroniques, on redonne vie aux images du passé (ci-contre, dans le décor à la fois grandiose et émouvant de simplicité de la cathédrale Sainte-Sophie).

impressionné par l'esprit de Kiev, ville mystérieuse, insaisissable, dont la gloire emplissait l'ensemble des terres russes. Pour les nomades, Kiev était la clé de l'Europe, de ses richesses et de son âme. Prendre Kiev, c'était prendre l'Europe. Pour y parvenir, il fallait régner par la terreur — et en cela, les chefs de guerre de Gengis-Khan étaient passés maîtres.

Baty prit Kiev : il l'incendia, la pilla, en massacra les défenseurs et emmena en esclavage ceux de ses habitants qui n'avaient pas péri. Traversant la ville en 1246, le moine franciscain Plamo Carpini, envoyé du Pape Innocent IV, témoigne : "Il ne reste presque rien : à peine deux cents maisons debout et des habitants qui ploient sous un joug terrible". Mais ces ravages ne portèrent pas à Kiev un coup mortel. Bien qu'endommagés, la cathédrale Sainte-Sophie, la Laure et le monastère Vydoubetski étaient toujours là. La vie continuait dans les faubourgs et quelques vestiges de la grandeur passée subsistaient dans la ville même. Lorsque, quatre-vingts ans plus tard, Gédimin, prince de Lithuanie, s'empara de Kiev, la cité représentait plus qu'un nom sur une carte ; c'était le centre historique de tout un territoire.

On peut détruire une ville, mais on ne peut pas la tuer si son esprit ne meurt pas. Et l'esprit d'une ville, ce sont ses habitants.

Qu'est-ce donc qui a perpétué l'esprit immortel de Kiev ? L'inexpugnabilité de ses remparts, l'acharnement de ses défenseurs, la grandeur de ses églises, la pensée des chroniqueurs, le rayonnement du savoir diffusé par l'Académie Mohila (fondée au 16^e siècle), l'indépendance d'esprit de notre premier philosophe, Skovoroda, la poésie de Chevtchenko et le talent de Pavlo Tytchina, chanteur des temps nouveaux.

La force et la continuité de cet esprit n'ont cessé de se manifester tout au long de l'histoire de Kiev — au temps des princes comme à l'époque des guerres de libération paysannes de Bogdan Khmel'nitski, qui se conclurent par l'acte d'unification de la Russie et de l'Ukraine (1654). La force de cet esprit, nous la sentons devant le mur criblé de balles de l'usine "Arsenal" dont les ouvriers se dressèrent en 1918 pour défendre le pouvoir soviétique. C'est elle, enfin, qui animait les combattants de l'Armée soviétique, en cette nuit obscure de 1943 où ils franchirent en force le Dniepr pour libérer l'antique capitale des fascistes et les bouter hors du territoire.

J'aurais aimé vous parler de Kiev tel qu'il est aujourd'hui, avec ses 2,5 millions d'habitants et ses 11 millions d'arbres, avec ses usines, qui sont légion, et ses établissements de recherche, encore plus nombreux, dont certains sont célèbres dans le monde entier, par exemple l'Institut Paton de soudage électrique et l'Institut de cybernétique. J'aurais voulu vous donner à voir ses rues, ses maisons, ses habitants. J'aurais voulu vous montrer le Kiev antique et le Kiev baroque, l'or éclatant des coupoles et les puissants jaillissements de béton des quartiers nouveaux.

Kiev tire sa beauté et sa grandeur de ses racines historiques. Les siècles passés rôdent dans les rues ; dans les antiques vallons vibre l'esprit slave.

Pavlo Zagrebelsky

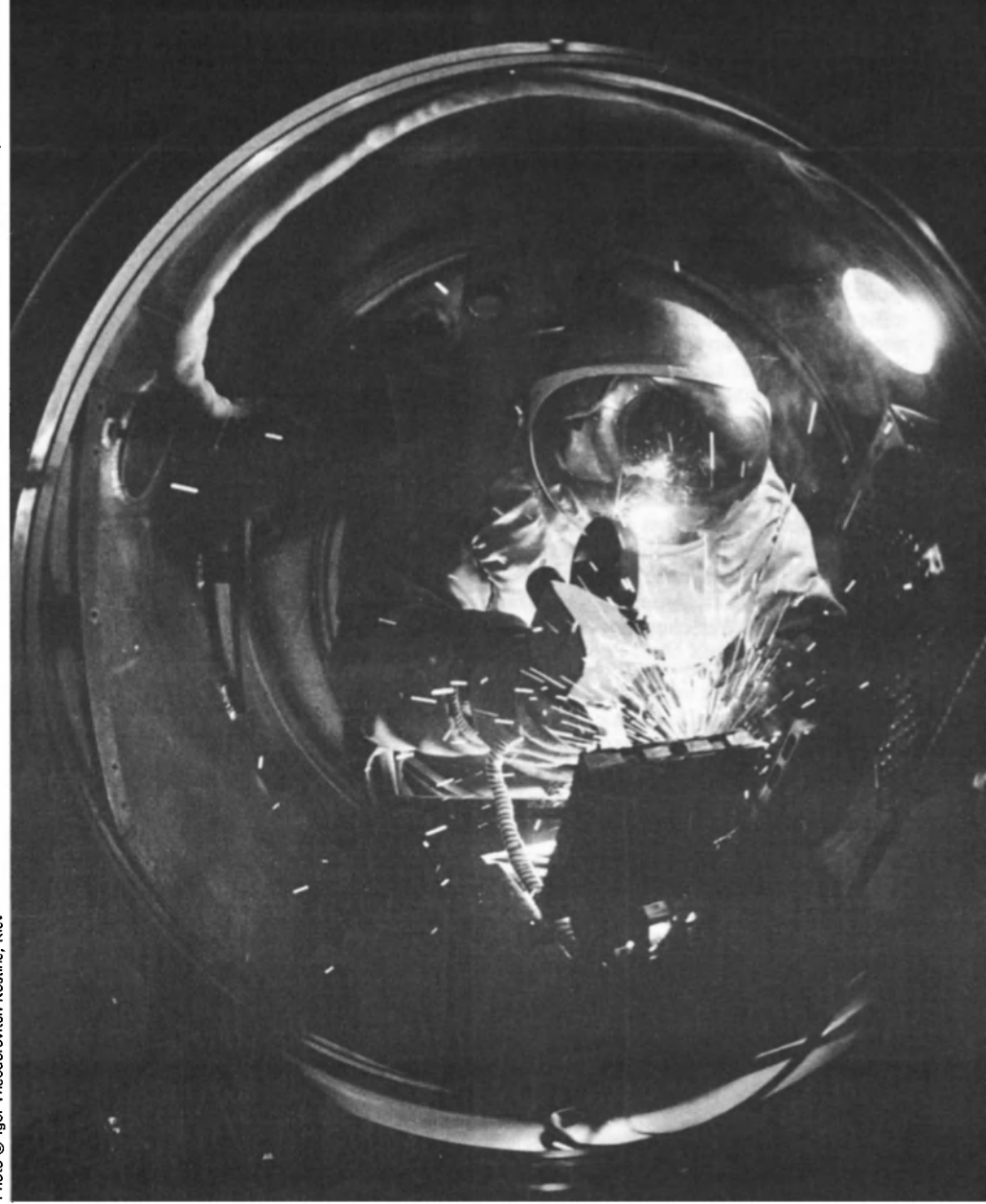


Photo © Igor Théodorovitch Kostine, Kiev

Dès l'époque des premiers sputniks, Boris Paton, Directeur de l'Institut de recherche sur le soudage électrique, situé à Kiev, fut notamment chargé d'étudier les conditions de soudage des métaux dans l'espace. Alors commencèrent des séries d'expériences en laboratoire, simulant les conditions réelles (apesanteur, vide presque total, variations énormes de température, etc.) destinées à tester la fiabilité et la sûreté des équipements mis au point. Le 16 octobre 1969 fut réussie la première opération de soudage électrique dans le cosmos. Et les recherches continuent... Sur notre photo, un spécialiste de l'Institut étudie les particularités de tel procédé de soudage utilisé dans des conditions proches de celles que l'on trouve dans l'espace.

LA CITÉ DE LA SCIENCE

par Boris Paton

BORIS EVGUENIEVITCH PATON, de la RSS d'Ukraine, occupe une place de premier rang dans la science mondiale pour ce qui est du soudage des métaux. Membre de l'Académie des sciences de l'URSS et président de celle de la RSS d'Ukraine, il a reçu pour ses nombreuses grandes découvertes plusieurs prix, dont le prix Lénine.

DEPUIS l'avènement du socialisme en URSS, Kiev est devenu l'un des centres industriels, scientifiques et culturels les plus importants du pays. C'est là que sont implantés quelque 70 % des instituts et établissements de recherche membres de l'état major prestigieux de la science ukrainienne qu'est l'Académie des sciences de la RSS d'Ukraine : depuis plus de soixante ans, celle-ci compte à son actif une somme considérable de recherches fondamentales et appliquées dans les branches les

► plus diverses des sciences naturelles, des techniques et des sciences sociales.

L'Académie des sciences a donné naissance à de nombreuses écoles scientifiques dont la réputation n'est plus à faire. Citons notamment l'école constituée par D.-A. Grave dans le domaine de l'algèbre et de la théorie des nombres, celle de N.-M. Krylov pour la théorie des oscillations non linéaires, celle d'A.-N. Dynnik pour l'élasticité. Les recherches menées par K.-D. Sinelnikov, A.-K. Valter, A.-I. Leipounski, G.-D. Latychev, etc., ont fait franchir un pas important à la physique nucléaire et c'est sur cette base qu'a été réalisée, pour la première fois en URSS, la fission du noyau de lithium et construit le premier accélérateur de particules. A partir des recherches effectuées par les savants dans le domaine des sciences de la Terre, d'importantes réserves de pétrole, de minerai de fer, de charbon et d'autres minéraux utiles ont été découvertes.

Les recherches concernant le soudage des métaux revêtent une importance fondamentale pour l'économie nationale. Les méthodes de soudage proposées par Paton et son école ont entraîné une véritable révolution industrielle et se sont rapidement substituées à l'ancienne technologie de l'assemblage par rivetage des pièces métalliques.

A l'heure actuelle, les chercheurs de l'Académie des sciences de la RSS d'Ukraine occupent l'une des premières places au sein de la science mondiale pour la mise au point des principes théoriques du soudage électrique. Les recherches qu'ils ont effectuées pour l'élaboration de procédés de soudure électrosilicothermique, sous gaz carbonique, par faisceaux d'électrons, par plasma, par explosion, sous l'eau, etc., ont radicalement transformé la technologie du travail des métaux.

L'un des grands succès de la recherche ukrainienne a été l'expérience de soudage et de découpage dans l'espace réalisée pour la première fois au monde en 1969 à bord du vaisseau spatial Soyouz 6, à l'aide de l'appareillage "Voulkan" spécialement mis au point par les chercheurs de l'Académie des sciences d'Ukraine. Cette "première" marque la naissance d'une nouvelle technologie de soudage électrique, d'une importance capitale pour l'avenir de la connaissance et de la conquête de l'espace.

L'une des plus belles réussites des chercheurs de Kiev a été la mise au point d'une théorie générale de la séparation isotopique, utilisée pour fabriquer l'appareillage industriel destiné à l'obtention de l'eau lourde et à la séparation des isotopes d'uranium. C'est là un point de départ fondamental pour le développement de l'énergie nucléaire qui prend aujourd'hui, avec l'aggravation de la crise de l'énergie, une importance croissante.

Citons enfin l'Institut de cybernétique de l'Académie des sciences dont les chercheurs ont élucidé une série de problèmes de cybernétique théorique, et l'Institut des matériaux supra-résistants, dont les travaux dans le domaine de la technologie industrielle et de l'équipement nécessaire à la synthèse de diamants artificiels revêtent une importance considérable.

Boris Paton



Photo © Section de littérature et de langues, Académie des sciences, RSS d'Ukraine, Kiev

Portrait de la famille de Sviatoslav (mort en 972), grand-prince de Kiev à partir de 945, l'un des grands héros et défenseurs de l'ancienne Russie. *Codex de Sviatoslav* (Kiev, 1073).

UN CREUSET DE CIVILISATIONS

par Dmitri Nalivaïko

L'ANCIEN Kiev est de ces villes qui, dans le monde, ont joué sur le plan culturel un rôle déterminant non seulement dans l'histoire de leur pays, mais aussi dans celle des relations internationales. Cela s'explique par sa situation géographique : Kiev se trouvait d'une part, sur l'importante voie fluviale qui allait "des Varègues aux Grecs" et reliait le Nord au Sud, d'autre part à la lisière des steppes qui

mettaient l'Europe au contact de l'Asie et des civilisations orientales. Si la culture russe ancienne dont Kiev fut le principal foyer était, de par ses origines et ses caractéristiques, une culture européenne, elle s'est aussi largement nourrie d'apports venus de l'Orient. L'ancienne Russie — Kiev en particulier — a entretenu, du 10^e au 12^e siècle, de multiples liens avec nombre de peuples et de pays, d'Europe aussi bien que d'Orient, ce qui explique en grande partie l'essor extraordinaire de la culture.

Les relations les plus importantes et les plus fécondes pour la culture de la Russie kiévienne ont sans nul doute été ses liens avec Byzance, qui était à l'époque un centre

DMITRI SERGUEÏVITCH NALIVAÏKO, de la RSS d'Ukraine, est chargé de cours à l'Institut Gorki de science pédagogique de Kiev. Il est spécialiste des littératures de l'Europe occidentale et des relations culturelles internationales.

culturel au rayonnement universel. Les spécialistes estiment aujourd'hui que l'influence byzantine en Russie a progressivement entraîné un processus d'échanges spirituels d'un niveau relativement élevé. Assez rapidement et grâce, il est vrai, dans une large mesure, à la médiation des Slaves du sud (en l'occurrence la Bulgarie et une partie de la Serbie), les lettrés de Kiev ont su découvrir les richesses inépuisables de la littérature byzantine. L'art de Byzance, l'architecture et la peinture en particulier, a été non moins rapidement assimilé. Descendante directe de la Grèce antique, Byzance était porteuse d'un riche héritage classique qui devait servir de base à la culture européenne. En assimilant les trésors de la littérature et de l'art de Byzance, la Russie de Kiev participait à ce fonds commun et s'intégrait ainsi à la genèse et à l'évolution de la culture européenne.

Si importante fût-elle, cette influence de Byzance n'a pas fait de la culture de l'ancienne Russie un doublet de la civilisation byzantine, ni de Kiev une annexe de Constantinople. Tout en intégrant la civilisation plus développée de Byzance et, à travers elle, l'expérience et l'acquis des autres cultures d'Europe et, dans une moindre mesure, d'Orient, la Russie de Kiev a trouvé sa propre identité culturelle. L'originalité de sa littérature en porte témoignage. "Le dit de la campagne d'Igor", notamment, est une œuvre sans précédent dans la littérature byzantine et se distingue également des poèmes épiques occidentaux : traitant avec lyrisme d'un thème d'actualité, elle s'appuie sur l'imagerie et la mythologie païenne des Slaves.

L'architecture et les autres arts de la Russie de Kiev ne sont pas moins spécifiques. Certes, la Sainte-Sophie de Kiev n'aurait pas été concevable sans son homologue de Constantinople, et pourtant, elle exprime une culture totalement différente. Alors que la cathédrale de Constantinople est de plan basilical avec une grande coupole, celle de Kiev est de plan cruciforme, avec de petites coupoles entourant la coupole centrale, redondance caractéristique du style de l'ancienne Russie. Les galeries à arcades ouvertes, la présence, à côté des mosaïques, de nombreuses fresques et la représentation de sujets profanes dans les peintures murales sont également à inscrire au nombre des traits originaux de la Sainte-Sophie de Kiev.

Le développement de la culture universelle, surtout à ses débuts, se caractérise par la constitution, dans diverses régions, de communautés historico-culturelles. L'Europe du Moyen Âge en a connu deux : la communauté germano-latine à l'ouest et la communauté byzantino-slave à l'est. Au sein de cette dernière, les cultures des Slaves de l'est (l'ancienne *Rous*, devenue la Russie, l'Ukraine et la Biélorussie) et des Slaves du sud (la Bulgarie, la Serbie, la Macédoine) ont constitué une entité particulièrement solidaire. La dynamique interne de cet ensemble faisait que le rôle principal revenait tantôt à l'élément méridional, tantôt à l'élément oriental. Du 11^e au 13^e siècle, par exemple, c'est l'influence des Slaves de l'est qui l'a emporté, ce qui signifie que Kiev était alors le centre culturel le plus important de l'ensemble du monde slave orthodoxe.

Parallèlement, aux 11^e et 12^e siècles, la capitale de la Russie entretenait des relations très étroites tant avec ses voisins orientaux qu'avec les pays d'Europe centrale et occidentale. L'Etat russe occupait alors une place importante dans la vie politique de l'ensemble du continent. Il suffit, pour s'en convaincre, de relever la diversité des alliances dynastiques contractées avec l'étranger par les grands princes de Kiev. D'après les sources qui sont parvenues jusqu'à nous, trente-huit unions dynastiques de ce type ont été conclues au 11^e siècle dont huit avec l'Allemagne, deux avec la France, cinq avec les pays scandinaves et l'Angleterre (qui étaient à l'époque étroitement liés), sept avec la Pologne, six avec la Hongrie, trois avec les khans polovtsiens et quatre avec Byzance. Au siècle suivant, la part de Byzance dans ces alliances est passée à huit, sans pour autant diminuer notablement le nombre des unions avec des familles régnantes d'Europe centrale et occidentale. Ce phénomène s'explique très bien : les princes de Kiev jouissant alors d'une grande puissance et d'un prestige non moins grand en Europe, bon nombre de chefs d'Etat cherchaient à devenir leurs parents par alliance afin de bénéficier de leur soutien politique et militaire.

Ce poids de l'Etat russe dans les affaires européennes incitait également nombre

d'ambassadeurs, de marchands et de soldats occidentaux à se rendre à Kiev. Ils étaient frappés par la taille de la ville, ainsi que par la splendeur de ses palais et de ses églises. Leurs témoignages se retrouvent dans les chroniques et les cosmographies occidentales. Ainsi, Adam de Brême, célèbre géographe du 11^e siècle, a appelé Kiev "la rivale de Constantinople et le plus bel ornement du monde grec" (c'est-à-dire, semble-t-il, de la communauté religieuse byzantino-slave). On trouve de fréquentes mentions de la Russie et de sa capitale, et parfois des passages entiers la concernant, dans la littérature épique d'Europe occidentale — sagas scandinaves, poèmes héroïques allemands, chansons de geste et romans de chevalerie français. Il est intéressant de noter qu'on trouve dans ces œuvres des échos et des figures de la littérature épique russe, notamment les figures du prince Vladimir et d'Ilia de Mouroum qui, dans les poèmes épiques allemands et scandinaves des 11^e-13^e siècles, apparaît sous le nom d'Ilia de Russie (Ilias von Riutzen).

Les invasions tatares et mongoles du 13^e siècle, la mise à sac de Kiev par le khan Baty, puis la conquête lithuanienne entraînèrent le déclin de la vie culturelle de la cité et de ses relations internationales. Ce n'est qu'à la fin du 16^e et début du 17^e siècle, lors-



Photo © Oleg Saiko, Kiev

Exemple de l'art graphique ukrainien du 17^e siècle. Page de titre, illustrée par Antoni Radivilovsky, du *Jardin* (recueil de sermons, 1671).

► que Kiev est définitivement reconnu comme le grand centre de la culture ukrainienne, qu'un renouveau culturel se dessine, qui atteint son point culminant après la réunification de l'Ukraine et de la Russie, dans la deuxième moitié du 17^e et la première moitié du 18^e siècles. Kiev reconstitue alors son vaste réseau de relations internationales, et surtout, retrouve son rôle de creuset culturel. L'interpénétration croissante des traditions médiévales byzantino-slave et russe et de la nouvelle culture européenne née avec la Renaissance illustre bien ce processus.

Si l'on considère l'ensemble de l'Europe, la Renaissance n'est pas la seule période de transition. En Europe de l'est et du sud-est, la passage du Moyen Age aux temps modernes a eu lieu, pour l'essentiel, aux 17^e et 18^e siècles, alors que le baroque fleurissait déjà sur tout le continent. La Renaissance ne s'étant pas épanouie en Europe de l'est et du sud-est (elle n'y était apparue que très sporadiquement), la culture baroque a, dans ces régions, pris un caractère spécifique et rempli des fonctions particulières. Elle a surtout joué le rôle primordial qui avait été ailleurs celui de la Renaissance : elle a laïcisé et humanisé la culture, la libérant de la tutelle de l'Eglise et lui conférant un contenu terrestre et humain. L'importance de Kiev à cette époque tient essentiellement à ce qu'il était le centre incontesté de la culture baroque, non seulement en Ukraine, mais dans l'ensemble de la communauté slave orthodoxe ; c'est à Kiev que les fonctions auxquelles nous avons fait allusion s'exerçaient avec la plus grande intensité.

A cet égard, la fondation, en 1632, du Collège Mohila de Kiev (devenu Académie après 1694), premier établissement d'enseignement supérieur du monde slave orthodoxe, fut un événement déterminant. A la différence des établissements de l'époque précédente, tournés vers la tradition byzantino-slave, l'Académie de Kiev était

une "école latine", créée sur le modèle des universités polonaises et occidentales, et l'enseignement y était dispensé en latin. L'activité de ses fondateurs a ceci de remarquable qu'à un moment où la lutte religieuse s'intensifiait en Ukraine, ils ne cherchèrent pas à défendre la doctrine orthodoxe, mais firent une large place à la transmission de la culture européenne de l'époque. Et c'était la culture baroque, qui comportait aussi bien des éléments de la Renaissance et de l'Antiquité classique que des éléments gothiques.

A l'Académie de Kiev, on accordait une importance particulière à la philosophie : les étudiants apprenaient à connaître les philosophes de l'Antiquité, d'Héraclite à Boèce, les mystiques et les scolastiques médiévaux ainsi que les grands penseurs des temps modernes tels que Bacon, Descartes, Leibniz et Locke. Une grande place était également réservée au cours de poétique et de rhétorique qui s'inspiraient, en fait, des traités des humanistes de la Renaissance italienne. Les ouvrages de poétique et de rhétorique de Kiev diffusaient les notions et les principes des doctrines littéraires européennes des 16^e et 17^e siècles et citaient des auteurs de cette période ; ils contribuaient ainsi à infléchir les littératures ukrainienne, russe et d'autres littératures slaves de l'est et du sud selon le nouveau modèle européen. Sous leur influence, des genres et des styles nouveaux prirent forme, qui aboutirent à deux grands courants, le baroque et le classicisme. Une évolution analogue se

produisit dans l'art ukrainien, qui, sous l'influence de l'art de la Renaissance et du Baroque de l'Europe occidentale, s'écarta du langage artistique conventionnel du Moyen Age au profit de la représentation de l'homme et du monde réels. C'est le cas, par exemple, des artistes qui ont décoré la Laure de Kiev, créateurs d'un art original, et qui étaient en relation avec Venise, Augsbourg et d'autres centres européens d'imprimerie et d'art graphique.

Des recherches ont montré que l'Académie Mohila de Kiev a eu dès sa fondation un caractère international. Les documents attestent qu'elle était fréquentée par des étudiants venus non seulement d'Ukraine, mais de Russie et Biélorussie, de Serbie et de Bulgarie, de Moldavie et de Valachie. De même, les fondateurs de l'Académie et leurs succes-

Ces deux figures de cavaliers, au dessin stylisé, aux vives couleurs, viennent du *Psautier de Kiev* (1397), l'un des chefs-d'œuvre de la miniature de l'ancienne Russie.



Photo © Oleg Saiko, Kiev

NAISSANCE D'UNE LANGUE

AU carrefour des routes commerciales reliant l'Asie à l'Europe et l'Europe du Nord à Byzance est née au 5^e siècle la cité de Kiev. A cette époque, les tribus slaves qui vivaient, comme on le suppose, sur les terres séparant le cours moyen du Dniepr du Boug occidental, ont commencé à essaimer vers le nord, l'ouest et le sud. Du même coup, la langue qui leur avait longtemps été commune a commencé de se diversifier, donnant naissance aux langues des slaves de l'ouest et du sud. Mais à l'est, dans la région du cours moyen du Dniepr, du Boug oriental et méridional, du cours supérieur du Dniepr, de la Volga, du Don et du Lac Ilmen, les dialectes tribaux des Slaves de l'est conservèrent, au-delà des fusions et des sécessions, leurs caractéristiques communes.

VITALI MAKAROVITCH ROUSSANOVSKI, de la RSS d'Ukraine, est membre correspondant de l'Académie des sciences de la République socialiste soviétique d'Ukraine et secrétaire de son Département de littérature, de langues et de linguistique.

par Vitali Roussanovski

Ces tribus slaves de l'est se groupèrent ensuite au sein d'une organisation sociale qui devenait préféodale. L'artisanat se développa ; les collectivités s'unirent pour former des Etats. Aux 9 et 10^e siècles naquit dans l'orient slave le premier Etat féodal : la Russie kiévienne.

Sur cet immense territoire, qui couvrait, à l'époque des grands princes Vladimir et Iaroslav le Sage, les vastes plaines de l'Europe orientale, vivaient de nombreuses tribus. Ce sont elles qui sont à l'origine de la culture unique de l'ancienne Russie à travers les légendes héroïques par lesquelles elles s'exprimaient — "bylines", chroniques, épopées patriotiques telles que le *Dit de la campagne d'Igor*, fresques et mosaïques de toute beauté. Elles parlaient toutes la même

langue — le vieux russe —, mais du côté de l'écriture, les choses étaient plus compliquées. Après l'introduction du christianisme en Russie à la fin du 10^e siècle, on se mit à copier des livres d'église écrits en vieux slave (ou slavon) dans les Balkans. Le vieux slave était assez proche du vieux russe, de sorte que les deux langues commencèrent à s'interpénétrer : le vieux russe s'enrichit de nombreux termes scientifiques et philosophiques empruntés au vieux slave, lequel évolua vers une simplification des formes, sur le modèle du vieux russe. C'est ainsi que se constitua la langue littéraire de la Russie kiévienne. Et sur ce tronc commun vinrent se greffer, selon les régions, des particularités locales.

L'évolution de la langue de la Russie kiévienne subit le contre-coup d'événements historiques importants. Au 12^e siècle, le puissant Etat russe s'émietta en une multitude de principautés féodales qui se disputaient perpétuellement le trône de Kiev. Au milieu du 13^e siècle, affaiblies par ces guerres, elles succombèrent aux invasions des nomades venus des steppes orientales. Lorsque ces

seurs s'efforcèrent de fonder des écoles dans tous les pays du monde slave orthodoxe et à cette fin, envoyèrent à Moscou et à Mohilev, à Iassy, à Belgrade et dans d'autres villes "des religieux de bonne apparence et des maîtres bien préparés à leur tâche" (extrait d'une lettre de Piotr Mohila au tsar Mikhaïl, 1640). Les anciens élèves de l'Académie répandaient à leur tour les connaissances et diffusaient un nouveau type de culture dans ces pays, renforçant ainsi les nouvelles tendances littéraires et artistiques. Citons, par exemple, à Moscou, le poète Siméon Polotski — et son entourage — qui, dans la deuxième moitié du 17^e siècle, a largement contribué à imprimer une orientation nouvelle à la littérature russe et y a notamment introduit le baroque ; Mikhaïl Kozatchinski et d'autres émissaires de l'Académie jouèrent un rôle analogue en Serbie dans la première moitié du 18^e siècle. Au début du même siècle, le poète et philosophe Théophane Prokopovitch, Gavriil Boujinski et d'autres anciens élèves de l'Académie soutinrent activement les réformes de Pierre le Grand dans le domaine de l'éducation et de la culture et firent beaucoup pour leur mise en œuvre. Tout cela montre bien, en définitive, le rôle que Kiev et son Académie ont joué dans le développement de la culture pendant la période de transition, non seulement en Ukraine, mais aussi en Russie, en Biélorussie, en Serbie et dans d'autres pays de la communauté slave de l'est et du sud.

Kiev demeure par la suite le grand centre de la culture ukrainienne. C'est à travers elle surtout que se font les relations et les échanges internationaux. Cette vocation de Kiev s'est considérablement affirmée après la grande Révolution d'Octobre, qui a apporté la libération sociale et nationale au peuple ukrainien et lui a ouvert de vastes perspectives pour le développement et la diffusion internationale de sa culture.

Dmitri Nalivaïko



Photo © Ed. Mistetsvo, Kiev

Rangés sous la férule de Minerve, déesse de la sagesse, des étudiants de la ville de Kiev. Au second plan, les bâtiments de la célèbre Académie de Mohila, l'un des foyers de la vie culturelle de la cité. Le style allégorique à l'antique de cette gravure de Ivan Chtirski (fin du 17^e siècle) est typique de l'époque baroque.



Photo © Ed. La pensée scientifique, Kiev, 1970

Page de titre de la première grammaire de la langue littéraire ukrainienne, composée en 1643, à la Sorbonne (Paris), par un étudiant ukrainien, Ivan Oujevitch. Cet outil précieux pour l'étude de la langue ukrainienne a été publié en 1970 à Kiev, en fac-similé.

hordes d'agresseurs refluent, les territoires des bords du Dniepr tombèrent sous la coupe de la Lithuanie. Au 16^e siècle, la partie sud-ouest en fut rattachée à la couronne polonaise. C'est pourquoi dans l'ouest, le sud-ouest et le nord-est de l'ancien Etat kiévien se développèrent trois langues (respectivement le biélorusse, l'ukrainien et le russe) qui descendent en droite ligne de la langue de l'Ancienne Russie.

Marqués par la lutte du peuple ukrainien pour secouer le joug cruel qui lui déniait son identité sociale et nationale, les 16^e et 17^e siècles constituent une étape importante dans l'histoire de la langue ukrainienne. Ils voient naître une littérature *polémique* d'une singulière richesse, qui s'élève contre les tentatives d'écrasement de l'originalité culturelle du peuple ukrainien et d'imposition du catholicisme. La langue ukrainienne est alors largement utilisée dans le monde des affaires ; c'est en ukrainien que sont rédigés les documents des "hetmans", des administrations locales et des tribunaux. C'est aussi de cette époque que datent les premières pièces de *théâtre* dans cette langue. Au milieu du 17^e siècle, la réunification de l'Ukraine et de la Russie a exercé une grande influence sur l'évolution de l'ukrainien.

La fin du 18^e et le 19^e siècle sont l'âge d'or

de la littérature de langue ukrainienne — d'abord la *poésie*, puis, à partir de 1850, la *prose*. L'Ukraine fut partagée entre l'empire russe et celui d'Autriche-Hongrie, qui entretenaient des rapports difficiles ; l'édition de livres et l'enseignement en ukrainien faisaient l'objet de limitations, voire de poursuites. Malgré ce cadre politique défavorable, la langue ukrainienne offre, au 19^e siècle, à de grands écrivains tels que T. Chevtchenko, I. Franko, Lissia Oukraïnka et M. Kotsioubinski toute la souplesse nécessaire à la création de personnages inoubliables.

Cela dit, ce n'est qu'après la grande révolution d'octobre 1917 qu'elle devient un moyen de communication dans tous les domaines de la vie sociale : langue de l'enseignement secondaire et supérieur, de la science et de la culture, de la radio et de la télévision, du théâtre et du cinéma, de la presse périodique, du monde des affaires, etc. Aujourd'hui, un nombre incalculable de chefs-d'œuvre de la littérature mondiale sont traduits en ukrainien, ce qui suffit à prouver le haut degré d'évolution de cette langue, la richesse de son lexique, la diversité de ses ressources et sa capacité de contribuer à l'épanouissement de la vie spirituelle de la nation ukrainienne.

Vitali Roussanovski

UN FOYER DE L'ESPRIT

par Grigori Verves



Photo © Musée Chevtchenko, Kiev

Chevtchenko, poète ukrainien de la liberté

*J'élèverai aux nues
les esclaves les petits et les muets
en garde fidèle parmi eux
je porterai parole...*

Ces vers sont du grand poète et peintre ukrainien Tarass Chevtchenko (1814-1861) qui voua ses talents et toute sa vie à la cause des opprimés. Libéré du servage à l'âge de vingt-quatre ans, Chevtchenko devint un portraitiste célèbre à Saint Pétersbourg. Son premier recueil de poèmes, *Le Kobzar*, fut publié en 1840. Mais ses succès ne lui firent pas oublier le peuple humilié de l'Ukraine. Toutes les œuvres du poète défendent avec passion l'idée de la révolution des paysans, comme l'unique moyen d'en finir une fois pour toutes avec le servage et le pouvoir absolu du tsar. Cet esprit révolutionnaire et l'appel à la fraternité entre les peuples imprègnent notamment des poèmes comme *Le Songe*, *Caucase* ou *Le Testament*. Après dix années de déportation, il rentra à Saint Pétersbourg où il mourut à l'âge de quarante-sept ans, laissant une œuvre dont la portée ne cessera de s'étendre. Les œuvres de Chevtchenko ont été traduites en plus de cent langues. Ci-dessus : *Autoportrait à la chandelle* (1860), eau forte et aquatinte.

LA place de Kiev dans la vie culturelle de notre patrie et dans celle du monde slave en général s'est considérablement accrue après que l'Ukraine eut été rattachée à la Russie pour former un Etat unique.

Au 19^e siècle et au début du 20^e, malgré la pression du régime tsariste qui alla jusqu'à interdire l'usage de l'ukrainien et jusqu'à une répression féroce contre tous ceux qui incarnaient la culture ukrainienne, Kiev ne perdit rien de son importance ancestrale. On ne saurait trop souligner le rôle de Kiev où on élaborait des valeurs pour l'ensemble de la communauté nationale et vers laquelle étaient spirituellement tournés tous les territoires d'ethnie ukrainienne qui avaient été absorbés par divers Etats.

Au début du 19^e siècle, la vie culturelle de l'Ukraine se polarise pour un temps à Khar'kov et se concentre autour de l'Université inaugurée en 1805. Mais avec l'ouverture de son Université (1834), Kiev redevenit le centre de la vie spirituelle. Cette vocation de la ville se trouve renforcée, au début des années 1840, par la venue de Chevtchenko.

Poète, peintre et penseur de génie, Tarass Chevtchenko (1814-1861) a eu une importance historique immense, tant dans son

GRIGORI VERVES, de la RSS d'Ukraine, est membre correspondant de l'Académie des sciences d'Ukraine et président du Comité ukrainien de l'Association internationale pour l'étude et le développement des cultures slaves.



Photo © Ed. Mistetsvo, Kiev

Gravure, datant de 1919, de l'artiste ukrainien Narboute pour illustrer le célèbre poème où Chevtchenko raconte l'histoire de Catherine, la jeune villageoise séduite et abandonnée (voir légende de la page leur, p. 23).

pays que dans le monde. Parachevant l'œuvre de ses prédécesseurs, il a contribué à créer une littérature authentiquement nationale et la langue ukrainienne moderne. Il a donné une place beaucoup plus grande aux arts dans la vie du peuple, vivifiant du même coup toutes les autres formes de culture : théâtre, dramaturgie, musique, pensée sociale. En exprimant avec intensité et profondeur les rêves de son peuple, il a jeté les bases d'une culture ukrainienne nationale, au sens large du terme ; tout le développement ultérieur de cette culture, sa recherche d'un idéal artistique moral et social sont liés à son nom.

Comme pour beaucoup d'autres peuples dont le développement naturel était bridé à la fois par le poids de l'oppression sociale et par celui de l'oppression nationale, la tradi-

Chevtchenko a fait personnellement l'expérience des cruels traitements infligés aux prisonniers politiques sous le régime tsariste. Son œuvre picturale comme son œuvre poétique témoigne des souffrances qu'il a subies. Cette peinture est extraite d'une suite intitulée "Le Fils prodigue". On a introduit un bâton dans la bouche du supplicié pour l'empêcher de parler.



Photo © Musée Chevtchenko, Kiev

tion populaire, cette source intarissable, a sans cesse alimenté la créativité culturelle. D'où l'activité déployée par des générations successives d'intellectuels pour étudier l'histoire du peuple, éditer les chefs-d'œuvre anciens, recueillir et publier le patrimoine folklorique.

A cette tâche se sont consacrés non seulement des Ukrainiens aussi célèbres que Chevtchenko ou Gogol, mais aussi de grandes figures d'autres cultures, comme le Russe Pouchkine, les Polonais Mickiewicz et Slowacki, le Croate Kharambachitch. Quand bien même je n'aurais pas d'amis vivant dans la région de Kiev, écrivait Balzac dans une lettre, j'irais malgré tout à Kiev dans l'intérêt de la littérature et de l'ethnographie.

Tout ce qui relève de la riche tradition populaire — musique, chant, architecture, arts appliqués et décoratifs — a été une source essentielle, mais non pas exclusive de la culture ukrainienne du 19^e siècle. L'art "professionnel" des siècles précédents et les influences des autres cultures, dans un sens



Photo © Archives du Musée cinématographique, Studio films Dovjenko, Kiev

Image extraite de *Arsenal*, film réalisé en 1929 par le grand cinéaste ukrainien Dovjenko. Le personnage principal, Timoche, est joué par S. Svachenko (ci-dessus).

et dans un autre, furent également décisifs. Au 18^e siècle déjà, la musique religieuse de Kiev, par exemple, devait beaucoup à Bach et à Palestrina tandis que l'Occident appréciait les chefs-d'œuvre du baroque ukrainien. Aux 17^e et 18^e siècles, on comptait des représentants de la culture ukrainienne non seulement parmi les élèves, mais parmi les membres de nombre d'académies occidentales.

Néanmoins, on constate, dans le développement de certains aspects de l'art, une évolution allant des formes simples du folklore vers une complexité croissante. Ainsi la musique suit-elle une trajectoire qui va des mélodies populaires, des romances, de la musique de scène vers les production chorales, l'opéra, la symphonie, comme on peut le voir dans l'œuvre d'un compositeur comme Lyssenko. On observe un phénomène analogue pour le théâtre, qui naît des troupes privées d'amateurs, constituées essentiellement d'artistes-serfs, pour devenir, dans les années 1880-1890 et la première décennie du 20^e siècle, l'une des branches les plus avancées de la culture nationale.

La culture théâtrale ukrainienne du tournant du siècle doit beaucoup de son prestige à Maria Zankovetskaïa (1860-1934), dont le jeu, remarquable par son naturel, par sa profonde humanité, lui a valu d'être placée par la critique théâtrale slave au rang de personnalités de la taille de M. Ermolova, Sarah Bernhardt ou Eleonora Duse. "C'est une force extraordinaire" écrivait Tchekhov. Zankovetskaïa, comme une autre actrice renommée en Europe, S. Krouchelnitskaïa, a incarné les traits les plus positifs de la femme ukrainienne.

Kiev joue également un rôle de tout premier plan dans le développement d'autres formes d'art. Son nom est lié à l'œuvre

d'une pléiade d'écrivains remarquables de la deuxième moitié du 19^e siècle et du début du 20^e. Parmi les prosateurs, citons Marko Vovtchok (Maria Vilinskaïa) dont les œuvres, inspirées de la vie quotidienne, ont trouvé, dès les années 1860, une large audience auprès des lecteurs des pays slaves du Sud et de l'Europe occidentale, et Netchouf-Levitski, l'un des fondateurs du roman social et historique ukrainien. Sans oublier Lessia Oukraïnka (Larissa Kossatch), 1871-1913, l'une des plus grandes poétesses du monde slave qui mit son œuvre au service de la lutte du peuple pour sa libération. Elle est l'auteur de pamphlets politiques enflammés, de confessions lyriques, et d'œuvres dramatiques dans lesquelles, tout en ayant le souci, alors général en Europe, de renouveler les formes de l'art théâtral, elle s'inspire de sujets tirés de l'histoire et de la culture des peuples anciens pour évoquer les problèmes brûlants de son temps, opposant à l'étroitesse et à la passivité de la vie bourgeoise l'élan passionné de l'homme vers la liberté.

Après Chevtchenko, un autre humaniste et réformateur digne de la Renaissance a été Ivan Franko (1856-1916) qui vécut dans l'ouest de l'Ukraine, alors sous domination austro-hongroise, mais entretint des relations étroites avec Kiev et ses cercles littéraires et scientifiques. Sa contribution est double : d'une part il a initié son peuple aux créations les plus neuves de la culture mondiale, et, de l'autre, grâce à la multiplicité de ses dons, il a laissé des chefs-d'œuvre littéraires aussi bien que des études pénétrantes dans un grand nombre de domaines. L'édition en cinquante volumes de ses œuvres, appréciées tant en Ukraine que dans le monde, est sur le point d'être achevée à Kiev.

► Après la révolution d'octobre, Kiev devint la capitale politique et culturelle de l'Ukraine soviétique. La réunion en un Etat unique favorisa l'afflux de nouvelles forces créatrices et resserra le lien avec les autres cultures nationales du globe, avec celles des autres Républiques soviétiques et avant tout avec la culture russe. Une nouvelle génération de créateurs apparaît. Kiev est liée, entre autres, à des personnalités remarquables, comme les dessinateurs Norbout et Kaspiian, les peintres Kritchevski et Iablonskaïa, les compositeurs Liatochinski et Bilach, les philologues Beletski et Drymski, le pédagogue Soukhomlinski, et le metteur en scène de cinéma Dovjenko, l'architecte Zabolotnyi et le sculpteur Kaltchenko.

Mais la littérature occupe une place primordiale dans ce nouvel épisode culturel. On considère à juste titre Pavlo Tytchina (1891-1967) comme le fondateur de la littérature soviétique ukrainienne. Ce poète de la révolution fut surtout un novateur qui a opéré dans son œuvre la synthèse des conquêtes de la poésie du 20^e siècle — la musicalité, l'intensité affective, la richesse des rythmes et des métaphores — avec les traditions du chant populaire. Son lyrisme, ses recherches philosophiques ont trouvé leur expression la plus éclatante dans des œuvres comme *Les clarinettes du soleil*, *La charrue*, *Le vent venu d'Ukraine*, *Le sens d'une seule famille*, dans des poèmes comme *La poêle*, *L'enterrement d'un ami* et une grande variété d'œuvres politiques et sociales. De même que la nature ukrainienne se déploie avec toute la richesse de ses couleurs dans les images du poète, l'expérience et l'action humaine, dans toute leur diversité, imprègnent son œuvre.

Comme Tytchina, Maxime Rylski (1895-1964) a d'abord suivi le courant traditionnel "néo-classique" de la poésie russe et européenne du premier quart du 20^e siècle, comme l'atteste son recueil *Sous les seules étoiles*. D'une inspiration hautement civique par la suite, profondément humaniste, sa poésie évoque l'univers moral et social de l'homme soviétique contemporain dans des œuvres comme *Les vendanges*, *L'automne de Goloseev*, *Ecrits d'hiver*, où se marient la fidélité aux formes classiques et l'esprit novateur propre à ce poète. Fin connaisseur des langues et des littératures étrangères, Rylski a laissé de brillantes traductions et des études très pénétrantes sur de nombreux poètes d'autres pays, surtout de France et de Pologne.

Alexandre Dovjenko, écrivain et cinéaste, jouit d'une renommée mondiale. Il est considéré à bon droit comme l'un des fondateurs du cinéma contemporain ; ses films *La terre*, *Arsenal*, *La Desna enchantée*, *Le poème de la mer*, etc., font partie des trésors de l'art cinématographique mondial.

Ce n'est là qu'une évocation rapide de quelques jalons de l'histoire culturelle de la Kiev d'hier et d'aujourd'hui. Kiev, ville aux collines ondulées et verdoyantes, ville fière de ses hommes qui ont su créer des parcs, des stades, des sculptures et un ensemble architectural à nul autre pareil sur les rives du Dniepr, argenté et éternel.

Grigori Verves



La fresque intitulée *Les bateleurs*, l'une des plus célèbres de la cathédrale Sainte-Sophie.

BATELEURS MUSIQUE ET ORGUES

par Sergueï Vissotski

SUR la paroi des cages d'escaliers menant aux tribunes de la cathédrale Sainte-Sophie de Kiev est peinte la grande fresque des "bateleurs". On y voit des danseurs, l'un avec un foulard à la main, accompagnés par un ensemble de musiciens. L'un joue de la flûte, l'autre frappe des cymbales ; deux autres, sur la droite, jouent de la trompette, du luth et du psaltérion. Au centre est représenté un orgue à soufflerie, flanqué, à gauche, des souffleurs qui appuient de tout leur poids sur les soufflets pour refouler l'air dans l'instrument et, à droite, de l'organiste lui-même.

Parmi les musiciens professionnels de l'ancienne Russie, les bateleurs tenaient une place à part. Ils allaient de ville en ville, de village en village, se produisant sur les marchés, dans les foires ou à l'occasion des fêtes. C'étaient des artistes à tout faire : danseurs, acrobates, jongleurs, montreurs d'ours et autres animaux dressés.

L'ancienne Russie connaissait un assez grand nombre d'instruments de musique. A vent : la zourna ou souna (assez proche du hautbois), le chalumeau, la flûte ; à cordes pincées : le gousli (voisin du psaltérion), le luth, la man-

SERGUEÏ ALEXANDROVITCH VISSOTSKI, de la RSS d'Ukraine, docteur en histoire, est le plus ancien collaborateur de l'Institut d'archéologie de l'Académie des sciences de la République socialiste soviétique d'Ukraine. Il s'est spécialisé dans la culture de l'ancienne Russie.

dore ; à cordes frottées : rebec et archet ; à percussion : tambourin, tambour, timbales, cymbales, etc. A en juger par la fresque de Sainte-Sophie, il faut ajouter à cette liste l'orgue à soufflerie.

L'invention de l'orgue, déjà connu des Egyptiens de l'Antiquité, est attribuée à Ctésibios d'Alexandrie : il fabriqua un "orgue à eau", l'hydraulos. L'orgue connut une grande faveur à Rome : l'empereur Néron, grand amateur de musique d'orgue, jouait lui-même de cet instrument.

Après l'éclatement de l'empire romain en Empire d'Orient et Empire d'Occident, l'histoire et l'usage de l'orgue connurent des fortunes diverses. Si dans l'Europe occidentale catholique, la musique d'orgue fut introduite dans la liturgie par un édit du pape Vitalien, l'église orthodoxe ne vit dans l'orgue qu'un instrument païen. A Byzance, où on le considérait comme un instrument profane, il fut surtout utilisé lors des grandes cérémonies de la cour impériale.

Sur les reliefs de la colonne de Théodose le Grand

(colonne d'Arcadius) à Constantinople, sont figurés deux orgues byzantins, des musiciens jouant de la trompette et des danseurs.

L'introduction du christianisme en Russie, en 988, renforça considérablement les liens économiques et culturels de celle-ci avec Byzance, Etat le plus avancé du monde médiéval. Certains aspects du cérémonial de la cour byzantine pénétrèrent progressivement les habitudes de la cour princière de Russie. C'est vraisemblablement à cette époque que l'orgue y fit son apparition et qu'on se mit à l'utiliser comme instrument de musique profane.

Outre cette représentation figurant sur la fresque des "bateleurs", la musique d'orgue est mentionnée dans le Paterikon des Catacombes de Kiev. On y raconte comment, à la cour du grand prince de Kiev Sviatoslav, résonnait la musique d'orgue, accompagnée d'autres instruments, "et, dit l'auteur en conclusion, il en était ainsi pour tous ceux qui jouaient et étaient dans la joie, comme il est de coutume devant le prince".



Cette miniature tirée d'un manuscrit du 15^e siècle représente la Princesse Olga reçue en 954 par Constantin VII à Byzance, où elle se convertit au christianisme. Ainsi, bien avant son introduction officielle par le prince Vladimir, cette religion avait pénétré en Russie kiévienne, dont les liens culturels et commerciaux avec Byzance ont joué un rôle considérable dans l'épanouissement matériel et spirituel de la capitale.



Dans la cathédrale Sainte-Sophie, bâtie en 1037 par Iaroslav le Sage, petit-fils d'Olga, les fresques ornant les murs des deux tours de la façade ouest qui mènent au chœur, représentent des scènes inspirées de la vie à la cour de Byzance, qui était fort peu éloignée, si l'on en croit les chroniques, de celle de la cour des grands-princes de Kiev. Ici, détail de la fresque dite de l'hippodrome de Byzance, où les invités de marque de l'empereur s'apprennent à encourager les participants à une course de chars.

Photos © S. Vissotski, Kiev



Anna de Kiev
Femme de Henri 1^{er}



Henri 1^{er}
37^e roi de France

Photos © Bibliothèque Nationale, Paris

Seconde fille de Iaroslav le Sage (978-1054), grand-prince de Kiev, Anna épousa le roi de France Henri 1^{er}, qui régna de 1031 à 1060.

ANNA DE KIEV

Reine de France

par Sergueï Vissotski

VOICI ce que racontent les anciennes chroniques occidentales à propos d'Anna, l'une des filles du prince de Kiev Iaroslav le Sage.

En 1048, le roi de France Henri 1^{er} Capet envoya en grande pompe dans la lointaine Kiev une ambassade qui avait pour mission de demander à Iaroslav le Sage la main de sa fille Anna. A la tête de la délégation, il y avait, selon certains témoignages, l'évêque de Châlons Roger, selon d'autres, l'évêque de Meaux Gautier, ainsi que le ministre de la cour Gasselin de Chavignac. Pourquoi donc avait-il fallu que le roi de France envoyât une ambassade jusqu'aux lointaines rives du Dniepr, l'exposant ainsi aux difficultés d'une route pénible et aux mille dangers des grands chemins au Moyen Age ? Ne s'était-il point trouvé, plus près, dans d'autres Etats d'Europe, de fiancée digne de la main d'Henri 1^{er} ? La vérité est qu'il existait de très sérieuses raisons pour aller chercher une fiancée si loin de France. Henri 1^{er} n'avait pas oublié comment son pro-

SUITE PAGE 23

Cette coiffure d'apparat en or (12^e-13^e siècles) était portée par les femmes de l'aristocratie ukrainienne. Au bout des chaînettes, de chaque côté, sont accrochés des pendentifs, typiques de l'orfèvrerie kiévienne. (voir légende de la page couleur, p. 19).

Photo Vladimir Jitchenko © Musée historique des trésors, de la RSS d'Ukraine, Kiev

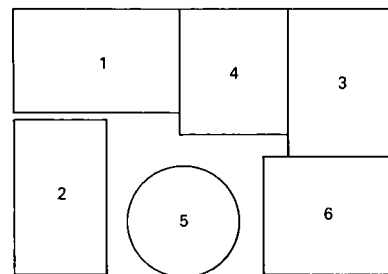


Page de droite

Témoignage de l'art de l'orfèvrerie ukrainienne : ces deux pendentifs en or et émail cloisonné (en haut à gauche) faisaient partie d'une coiffe féminine traditionnelle de la Russie kiévienne. Ces parures, accrochées à des chaînettes ou des cordelettes, renfermaient un morceau de tissu imprégné d'huiles aromatiques (11^e-13^e siècles). Elles étaient souvent ornées de figures de femmes-oiseaux (harpies), images protectrices liées, semble-t-il, à la fécondité et au bonheur familial. Egalement en or et en émail cloisonné, la plaque circulaire représentant Saint-Théodore (en bas à gauche) ornait la couverture d'un livre (11^e-12^e siècles, Géorgie). En haut à droite : l'ange aux cheveux d'or, icône du 12^e siècle (musée de Léningrad). Le psautier de Gertrude (1078-1087), d'où vient cette miniature de la Vierge de Pechersk, est l'un des chefs-d'œuvre de la Russie kiévienne (en bas à droite).

Photos V. Jitchenko © Musée historique des trésors de la RSS d'Ukraine, Kiev
Photo V. Moroujenko © Ed. Mistetsvo, Kiev
Photo © O. Saiko, Kiev

Pages centrales



Construite en 1017-1037, sous le règne de Iaroslav, plusieurs fois remaniée au cours des siècles, la cathédrale de Sainte-Sophie (vue de l'abside, photo 1) est l'une des plus anciennes églises de Kiev. Byzantine par son plan cruciforme et à coupole, Sainte-Sophie n'en présente pas moins un certain nombre de traits propres à l'école kiévienne, en particulier la forme allongée des coupoles (l'édifice est couronné d'une dizaine de coupoles), l'étagement plus marqué des volumes et la richesse ornementale. La cathédrale abrite un ensemble exceptionnel de mosaïques et de fresques. Des 640 mètres carrés de mosaïques qu'il y avait à l'origine, il en subsiste aujourd'hui encore 260. Dans le dôme central se détachent trois figures monumentales, dues au même artiste (11^e siècle). Sur un pilier, Gabriel, l'ange de l'Annonciation (photo 2). Dans l'abside, la Vierge orante (photo 3). Et, sur la voûte de la coupole, régnant sur les images des apôtres et des saints, le Christ pantocrator ou "tout-puissant" (photo 5). L'association des mosaïques et des fresques est un trait typique des églises de la Russie kiévienne. Malgré les dommages infligés par le temps, l'intensité et le lyrisme qui caractérisent les fresques de Sainte-Sophie apparaissent dans certaines figures, notamment dans le visage de Saint-Adrien, du 11^e siècle (photo 4). Autre sanctuaire de peintures murales, l'église Saint-Cyrille de Kiev, qui date du 12^e, (plus de 800 m² de fresques des 12^e, 17^e et 19^e siècles). L'ange déroulant le parchemin des cieux (photo 6) est une des scènes d'une composition, le Jugement dernier, qui occupe tout l'espace du narthex.

Photo © Ed. d'art Aurora, Léningrad
Photo © Ed. d'art Aurora, Léningrad
Photo V. Moroujenko © Ed. Mistetsvo, Kiev
Photo © Ed. d'art Aurora, Léningrad
Photo V. Moroujenko © Ed. Mistetsvo, Kiev
Photo Vadim Solovski © Ed. Mistetsvo, Kiev









pre père, Robert, avait été excommunié par le pape pour avoir épousé sa parente au quatrième degré Berthe, et il ne voulait pas subir le même sort. En outre la Russie, sous Iaroslav, était devenue extrêmement puissante et avait acquis en Europe une grande notoriété. Tous les Etats européens souhaitaient donc établir des liens d'alliance avec les membres de la famille régnante. Ce sont là les motifs qui avaient attiré à Kiev les envoyés de la couronne de France.

Il est facile d'imaginer l'impression que produisit sur ces étrangers la capitale de la Russie, Kiev. Les énormes remparts de terre coiffés de palissades de chêne, la Porte d'Or en pierre avec la coupole dorée de son église qui resplendissait, les profonds fossés alentour, tout cela faisait de la ville une forteresse absolument imprenable. Quant à l'intérieur de la cité, il surprenait par ses dimensions grandioses, surtout comparées à celles des villes occidentales de l'époque. Les quartiers d'habitation n'étaient pas aussi denses qu'en Europe et comportaient une multitude de maisons en rondins entourées de jardins et de vergers.

Partout où passait l'ambassade française se dressaient d'innombrables églises, des chapelles, de riches demeures de boyards flanquées de tours, des palais. Tout au long des rues se pressait une foule énorme qui saluait les arrivants d'acclamations enthousiastes. Le carillon incessant des cloches ajoutait à la solennité de l'accueil. Le cortège avançait lentement dans la rue principale avant d'atteindre enfin la place, devant la masse couronnée d'or de la somptueuse cathédrale Sainte-Sophie. Un groupe sortit du siège métropolitain pour venir à sa rencontre. Il avait à sa tête le clergé, les voïévodes et les boyards. Et bientôt, après les réceptions solennelles, offices religieux et cérémonies de toute sorte qui étaient de règle au Moyen Age dans ce genre de circonstances, on fit part aux ambassadeurs de l'accord donné au mariage d'Anna Iaroslavna avec Henri 1^{er}. Anna entreprit les préparatifs du lointain voyage qui allait bouleverser sa vie. Pour gagner la France, elle suivit sans doute la route des échanges commerciaux qui reliait la Russie et l'Europe en passant par Cracovie, Prague et Regensburg (Ratisbonne) pour arriver ensuite en France.

Le 14 mai 1049, dans la cathédrale de Reims, fut célébré le mariage d'Henri 1^{er} avec Anna Iaroslavna. Celle-ci eut trois fils : Philippe, Robert et Hugo. Du vivant même d'Henri, son fils aîné, Philippe, à peine âgé de sept ans, fut couronné et devint roi de France. Anna, qui avait refusé de devenir régente, demeura toutefois auprès de lui pour faire son éducation et le guider dans la conduite des affaires de l'Etat.

On a conservé une lettre que le pape Nicolas II écrivit à Anna en 1059 et dans laquelle il loue sa vertu et son intelligence, lui recommandant d'éduquer ses fils dans la pureté des mœurs et d'assister le roi dans le soin de l'Etat.

Après la mort d'Henri 1^{er} en 1060, le nom d'Anna apparaît en même temps que celui de Philippe sur de nombreux documents français. Ainsi, une charte de Philippe 1^{er}, conférée à l'abbaye de Soissons en 1063, porte les signatures d'Anna et de son fils. Sur la charte est apposé le monogramme du roi ; à côté se devine la trace d'un sceau, et un peu plus loin, on voit deux croix qui ont sans doute été tracées par le tout jeune souverain. Sous ces croix apparaît en caractères cyrilliques la signature de la reine-mère : "Anna Rina". Elle s'est efforcée de transcrire en slavon la prononciation française de l'époque pour le latin "Anna Regina".

Dans la petite cité de Senlis, non loin de Paris, Anna Iaroslavna a fondé le monastère Saint-Vincent. Les chroniques françaises en rattachent la construction à un vœu fait par la reine avant la naissance de son premier enfant, Philippe. Senlis conserve encore de nos jours une chapelle construite en ces temps lointains et à laquelle est attachée le nom d'Anna Iaroslavna. Près de l'entrée fut érigée plus tard une statue grandeur nature d'Anna avec l'inscription suivante : "Anna la Russe, reine de France, fonda cette maison sous le vocable du Seigneur en 1060".

Après la mort du roi, Anna et ses fils quittèrent Paris pour s'installer à Senlis. A ce moment de sa vie, elle fut aimée par le puissant seigneur féodal Raoul II le Grand, comte de Crépy et de Valois. Un jour, lors d'une chasse dans la forêt de Senlis, Raoul enleva Anna avec le consentement de celle-ci et l'épousa peu après. Mais de grandes difficultés vinrent faire obstacle à leur bonheur. L'épouse du comte, Alpora de Brabant, s'adressa au pape pour se plaindre et celui-ci déclara nul le mariage d'Anna et de Raoul. Malgré cela, et jusqu'à la mort de Raoul en 1074, Anna Iaroslavna vécut avec lui dans sa propriété familiale du Valois. La toute dernière signature d'Anna à apparaître sur des documents français date de l'année 1075.

Page de gauche

Outre ses splendides peintures murales du 12^e siècle, dont une partie raconte la vie du saint en l'honneur duquel elle a été érigée, l'église Saint-Cyrille contient plusieurs fresques du 17^e siècle. Ici, en haut à gauche, image du Supérieur Innocent Monastyrski, peinte à la détrempe. Ce portrait de Dmitri Dolgoriuki (en haut à droite), a été exécuté en 1769 par le peintre Samuil qui dirigeait l'atelier de peinture du monastère de Sainte-Sophie. Typique du baroque ukrainien, ce tableau se trouve aujourd'hui au Musée des Beaux-Arts d'Ukraine, à Kiev. Au début du 20^e siècle, l'art ukrainien adopte le modern' style. Ce tableau de Fiodor Kritchevski sur la Famille, en bas à droite, est le panneau central d'un triptyque intitulé *Vie* (1923-1927). Moderne par son thème et sa composition, il s'inscrit toutefois dans la ligne de l'art traditionnel de la région : les couleurs rappellent celles des broderies et des tapis ukrainiens et les attitudes des personnages sont celles de certaines figures de danses populaires ukrainiennes. De même que Pouchkine avait tenu à célébrer la beauté simple de la vie à la campagne et la grâce naturelle de ses habitants, de même Tarass Chevtchenko (1814-1861) a mis son double talent de peintre et de poète au service des humbles et des opprimés. Il a raconté dans l'un de ses premiers poèmes et illustré par une peinture en 1842 (en bas à gauche), la triste histoire de *Katérina*, jeune paysanne ukrainienne séduite, puis abandonnée par un seigneur débauché ; après avoir mis au monde le fruit de cette passagère union, Catherine s'en va sur les routes et finit par se tuer ; devenu mendiant, son fils sera le guide d'un *kobzar* (troubadour) aveugle. Ce plaidoyer poétique pour un minimum de justice sociale et de tolérance fit sensation, de même que le tableau, qui se trouve au musée Chevtchenko à Kiev.

Photo Vadim Solovski © Ed. Mistetsvo, Kiev
Photo V. Moroujenko © Ed. Mistetsvo, Kiev
Photo Naoumenko © Ed. Mistetsvo, Kiev
Photo V. Moroujenko © Ed. Mistetsvo, Kiev



Document Iouri Asseev © Institut d'archéologie, Académie des science de l'Ukraine, Kiev 1



Photo © Igor Kostina, Kiev

2

UNE CHRONIQUE DE PIERRE

par Iouri Asseev

Cette maquette, en haut, permet de se représenter l'aspect qu'offrait au 12^e siècle la ville basse de Kiev (l'actuel "Podol"), avec son architecture en bois. Ci-dessus : corps de bâtiment en rondins (10^e siècle). Aux 12^e et 13^e siècles, la ville basse était le quartier des artisans : potiers, chaudronniers, tanneurs notamment.

DURANT les quinze siècles de son histoire, Kiev a été un des centres architecturaux les plus importants du monde slave de l'Est.

Les premières pages de son histoire architecturale ont été péniblement reconstituées à partir des informations fragmentaires fournies par les chroniques médiévales et les études archéologiques. Du 6^e au 9^e siècle, Kiev est la ville la plus importante de la tribu des Polianes ; elle est pourvue de fortifications qui se dressent sur les collines de Starokievsk ("Vieux Kiev") et de Zamok ("Château fort"), protégeant des bourgades situées entre les deux. C'est lorsqu'elle devient capitale de la Russie kiévienne, fédérant les tribus slaves de l'Est, que la ville commence vraiment à se développer.

Le renforcement de la puissance de la

IOURI SERGUEÏVITCH ASSEEV, de la RSS d'Ukraine, est docteur en architecture et lauréat du Prix d'architecture de la République socialiste soviétique d'Ukraine. Il est spécialisé dans les questions d'histoire et de théorie de l'architecture.

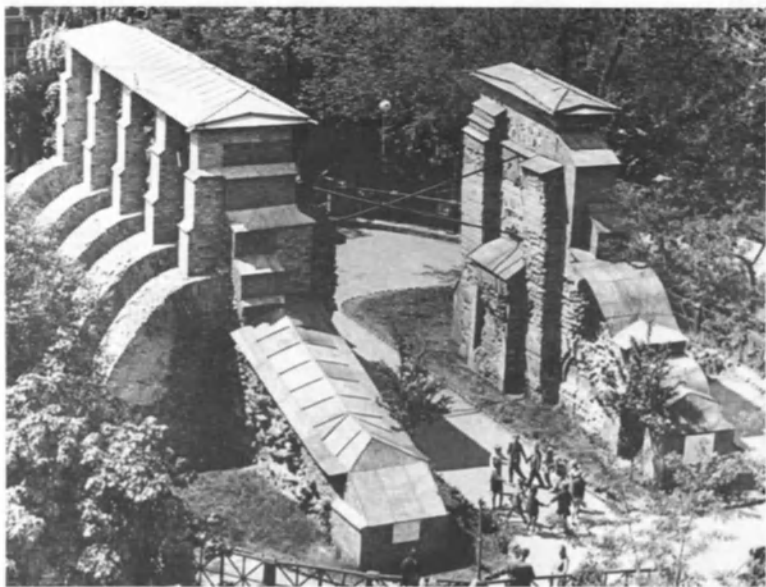


Photo © Société ukrainienne pour l'amitié et les liens culturels à l'étranger, Kiev

Au 11^e siècle, la construction de la Porte d'Or en pierre, dans les fortifications en bois de la ville haute, marque une nouvelle étape de l'urbanisation de Kiev. Ci-dessus : la Porte d'Or dans son état actuel et, ci-contre, reconstitution de son aspect originel.



Reconstitution et dessin © S. Vissotski, Kiev



Reconstitution et dessin © Iouri Asseev, Kiev

Au cœur de la cité de Kiev, la cathédrale Sainte-Sophie dresse la masse de ses coupoles. L'édifice, construit au 11^e siècle, a subi de nombreuses altérations au cours des siècles, notamment à l'époque baroque. De style byzantin, il n'en présente pas moins une architecture typiquement kiévienne et contient un ensemble exceptionnel de mosaïques et de fresques (voir pages couleurs). Ci-contre, Sainte-Sophie telle qu'elle se présente aujourd'hui. Ci-dessus, une reconstitution de la cathédrale sous son aspect originel.



Photo © Iouri Asseev, Kiev

Russie de Kiev favorise l'édification d'imposantes fortifications. Le bois est ici le matériau premier de construction. Les habitants de Kiev sont un peuple de charpentiers qui a acquis depuis les temps les plus reculés une grande habileté dans le travail du bois et le sentiment esthétique de l'architecture en bois, dont la base est le corps de bâtiment en rondins. Si nous connaissions déjà, grâce aux chroniques et au folklore, les caractères de la construction en bois (photos 1 et 2), ainsi que certains noms d'architectes du début du 11^e siècle comme Milonegue et Jdan-Nikola, il ne devint possible de se représenter l'aspect de Kiev qu'après les étonnantes découvertes de rues et de palais anciens, enfouis à dix mètres de profondeur sous le Podol ("Bas quartier") et mis au jour au moment de la construction du métro de Kiev en 1970.

Une nouvelle étape de l'urbanisation de Kiev s'ouvre en 1037, après la victoire du Prince Iaroslav le Sage sur les Pétchéngues et le regroupement de toutes les terres russes sous le pouvoir de Kiev. Cette année-là est planifiée la construction d'une nouvelle partie de la ville haute, "la ville de Iaroslav", sur 72 hectares, ceinte de puissantes fortifications de bois et de terre, dotées d'une Porte d'Or en pierre (photos 3 et 4). Construite entre 1037 et 1044, la Cathédrale Sainte-Sophie, entourée d'églises, de monastères et de palais, constitue le centre de la cité de Iaroslav (photos 5 et 6). Bien que son architecture rappelle celle de nombreux édifices de la capitale byzantine, la présence de deux rangées de galeries entourant la cathédrale, de deux tours devant la façade ouest et surtout d'un faitage à treize sommets, témoigne du caractère original de l'œuvre des architectes de Kiev. Sous les apports des siècles suivants, baroque en particulier, les formes primitives de l'édifice se sont remarquablement conservées. Les restaurateurs ont dégagé et restauré près de 3 000 mètres carrés de fresques du 11^e siècle et 260 mètres carrés de mosaïques d'une valeur artistique inestimable.

Les années trente du 12^e siècle voient apparaître à Kiev une orientation architecturale nouvelle, dont les traits sont caractéristiques de l'époque féodale. Au lieu d'utiliser, comme aux 10 et 11^e siècles, le mélange byzantin de pierre et de brique (opus mixtum), les architectes bâtissent des édifices tout en brique. La composition des églises devient plus statique. Le type traditionnel de construction cruciforme à coupoles est conservé, mais on observe dans les formes architecturales des éléments qui les apparentent à l'architecture romane (demi-colonnes sur les façades, fenêtres étroites, arcature) et dont l'église Saint-Cyrille donne un bon exemple.

Après l'unification de l'Ukraine et de la Russie en 1654 s'ouvre une étape nouvelle pour la construction en pierre. La partie haute de Kiev se couvre de nouveaux bâtiments. Le Petcherski et le Podol voient s'élever des ensembles d'édifices monumentaux. Les architectes ukrainiens élaborent, à la faveur de contacts créateurs avec les maîtres russes, un style national éblouissant : le baroque ukrainien ou cosaque. L'église Saint-Cyrille, construite par Ivan Grigoriévitch Barski (photo 7) et la cathédrale Ouspenski, notamment, illustrent magistralement

►ment l'architecture de cette époque. La maison de Pierre 1^{er} sur le Podol, est un exemple intéressant des bâtiments d'habitation de la fin du 17^e et du début du 18^e siècle (photo 10).

Le 18^e siècle est, dans l'architecture de Kiev, l'époque du style baroque. Le grand clocher de la Laure de Kiev est magnifiquement conservé (1731-1744). Son campanile à quatre étages (photo 9), qui s'élevait sur une hauteur de 96,52 mètres, était à cette époque le plus haut de tout l'Empire russe. Une pureté classique imprègne les formes du clocher orné de groupes de colonnes des ordres toscan, ionique et corinthien. L'ensemble de la Laure et d'autres édifices datant du 18^e siècle, attestent le grand rôle joué par l'architecte Stepan Kovnir, qui a introduit dans ses œuvres des éléments de l'art populaire ukrainien (photo 8). Parmi les grands architectes du Kiev du 18^e siècle, il nous faut également citer Bartholomeo Rastrelli, à qui l'on doit notamment l'église Saint-André.

A la période de l'architecture classique, qui commence à la fin du 18^e siècle, se rattache principalement l'œuvre de l'architecte André Mélenki. A partir de 1799 et pour trente ans, Mélenki va diriger l'urbanisation de la ville. Parmi les constructions du maître, il en est dont le caractère poétique retient tout particulièrement l'attention : les rotondes de la tombe d'Askold (photo 11) et celles du monastère de Saint Frol (1820), ainsi que la colonne élevée en l'honneur de la restitution à Kiev du droit de Magdebourg (1808). Outre Mélenki, on peut encore citer Vikenti Beretti qui joua lui aussi un grand rôle dans l'architecture de Kiev et à qui l'on doit l'Université de Kiev (1837-1843), sévère édifice avec son portique à huit colonnes ioniques et sa façade d'un rouge sombre (photo 12).

Les changements essentiels opérés dans l'orientation stylistique de l'architecture de Kiev interviennent au début du 20^e siècle. Des éléments d'éclectisme et de modernisme apparaissent, dont l'exemple le plus original est la maison conçue par Vladislav Gorodietski, qui a donné libre cours, dans la décoration, à son goût pour le monde animal (photo 14).

Après la Révolution d'octobre, les formes du rationalisme sont en faveur. Le bâtiment du Conseil des Ministres d'Ukraine, construit en 1935-1937 par les architectes Ivan Fomine et Pavel Abrossimov, est particulièrement représentatif de l'architecture des années trente (photo 13).

Pendant la deuxième guerre mondiale, Kiev subit des dévastations considérables. Les envahisseurs hitlériens firent sauter à l'explosif et incendièrent le centre de la ville, détruisant 40 % de son parc d'habitation. En 1945, le Kréchtchatik était en ruine, l'Université avait brûlé, de nombreux édifices de grande taille avaient disparu. La tâche essentielle à laquelle les architectes s'attelèrent durant les années d'après guerre fut la construction du nouvel ensemble du Kréchtchatik et la reconstruction des quartiers centraux y attenants. Depuis, Kiev s'est enrichi de nombreux édifices et ensembles architecturaux, surtout dans les nouveaux quartiers. Qu'il s'agisse de restaurer ou de construire, les architectes veillent à conserver à la ville l'aspect qui s'est dessiné au fil des siècles.

Iouri Asseev



7

Photo © Iouri Asseev, Kiev

Bel exemple du baroque ukrainien, ci-contre : l'église Saint-Cyrille (dont la fondation remonte à 1146), dans la ville haute de Kiev.



Photo © Société ukrainienne pour l'amitié et les liens culturels avec l'étranger, Kiev

8

La Laure (terme désignant un grand monastère) de Pechersk, forme un ensemble architectural exceptionnel dont l'édification s'échelonna sur une période de neuf siècles. Cette gravure, ci-dessus, de Averi Kozatchovski (1728) montre la cathédrale de l'Assomption (1073-1078), détruite au cours de la Seconde Guerre mondiale. En revanche, le campanile de la Laure (à droite sur la photo ci-contre), construit en 1731-1744, est très bien conservé. De plan octogonal, à quatre étages, il s'élève à 96,5 mètres de hauteur.



Photo © Ed. Aurora, Léningrad

9



10

Le style change, les colonnes restent... Bâtie à la fin du 17^e siècle et reconstruite au milieu du 18^e, cette maison de Pierre 1^{er} appartient au style baroque ukrainien.



11

Du 19^e siècle et de style dit classique (mais la colonnade supérieure a été construite en 1936), la Tombe d'Askold, prince de Kiev tué en 882 au combat, est due à l'architecte A. I. Melenski (1809-1810).



12

L'Université de Kiev (1837-1842), de V. I. Beretti, exemple du style classique tardif.



13

Conseil des ministres de la RSS d'Ukraine (1935-1938), édifice dû à I. A. Fomine et P. V. Abrossimov.



14

Sommée d'étranges créatures, cette maison modern style (1901-1902) était celle de l'architecte V. V. Gorodietski.

Photos © Tarass Chablovski, Kiev

L'ODYSSÉE DE JOYCE

par Anthony Burgess

ANTHONY BURGESS, romancier et essayiste anglais, auteur d'une œuvre abondante, travaille actuellement à son 45^e livre. Passionné depuis longtemps par James Joyce dont il a fortement subi l'influence, il a écrit sur l'écrivain irlandais une étude qui a paru aux Etats-Unis sous le titre *Re Joyce* (1965) et au Royaume Uni sous celui de *Here Comes Everybody*. Plusieurs de ses livres ont été traduits en français, notamment *Shakespeare* (1972), *L'orange mécanique* (1977), *Du miel pour les ours* (1980). Il est aussi l'éditeur d'une version abrégée de *Finnegans Wake*. Compositeur également, il est l'auteur d'une opérette, *Ulysse, the Blooms of Dublin*, représentée lors du centenaire de la naissance de Joyce, le 2 février 1982.



Photo © Gisèle Freund, Paris

A droite, portrait de l'artiste dans sa jeunesse. Joyce avait 22 ans à l'époque où son ami dublinois C. P. Curran a pris cette photo : 1904, année charnière dans la vie de l'auteur. C'est le 16 juin 1904 que se produisent les événements de son roman *Ulysse* et c'est en octobre de la même année qu'il décida de quitter l'Irlande pour Trieste. Quand on lui a demandé à quoi il pensait pendant que Curran le photographiait, Joyce a répondu : "Je me demandais s'il accepterait de me prêter 5 shillings". Ci-dessus, Joyce en 1939, deux ans avant sa mort.



Photo © Beinecke Library, Yale University



CRAFTON ST. DUBLIN. 703. W. L.

Copyright © Anthony Burgess, 1982. Reproduction Interdite.

Photo Lawrence Collection © National Library, Dublin

POUR commencer, je pars de l'hypothèse — peut-être ne s'agit-il que d'une hypothèse d'école — que vous, lecteurs, ne connaissez pas du tout James Joyce. Si, ce faisant, je me trompe, autant pour moi ; il ne vous reste qu'à subir ce qui va suivre.

James Joyce est né à Dublin, capitale de l'Irlande, le 2 février 1882. A la différence des autres grands écrivains natifs de cette ville (Oscar Wilde, Bernard Shaw, Samuel Beckett et William Butler Yeats, pour ne citer qu'eux), James Joyce était catholique, et c'est là quelque chose d'inhabituel. En effet, bien qu'elle fût la capitale d'un pays catholique, Dublin était depuis si longtemps la première ville d'une colonie britannique que la religion anglicane était celle des gens instruits, des dirigeants, des classes aisées, bref, de l'"establishment". Joyce ne faisait pas partie de ce milieu, ce qui est une autre façon de dire qu'il était catholique.

Il fit ses études chez les Jésuites, célèbres, parmi tous les ordres catholiques, pour le sérieux et la rigueur de leur enseignement, et était destiné à devenir prêtre. Mais vers la fin de son adolescence, il décida de se révolter contre ce qu'on lui avait présenté comme sacro-saint : l'Eglise catholique, la terre d'Irlande, la langue irlandaise, la libération de l'Irlande du joug britannique, et même la Famille. Il refusa de s'agenouiller et de prier devant le lit de mort de sa mère. Ayant perdu la foi dans son pays, sa famille et sa religion, il se mit en quête d'un autre credo

"Je ne pense pas qu'un écrivain ait jamais présenté Dublin au monde", écrivait Joyce en 1905. Bien qu'il ne soit jamais retourné en Irlande après un bref séjour en 1912, les habitants et les quartiers de sa ville natale sont toujours restés la matière première de son art et l'objet de son imagination. Ses scènes de la vie de Dublin révèlent l'attention qu'il portait au moindre détail. Cidessus Grafton Street, qui, dans *Ulysse*, "toute gaie avec ses stores déployés frappa (les) sens de (Bloom). Mouseline imprimée, soies, dames et douairières, cliquetis de harnais, basse sourde de sabots sur la chaussée cuite de soleil".

et le trouva dans l'art. Il devint l'un des premiers écrivains de langue anglaise à considérer la création littéraire comme une activité religieuse. Pour lui, le poète, le romancier sont, à leur manière, des prêtres. Ils doivent faire de l'expérience quotidienne un joyau, tout comme le prêtre transmue le pain et le vin en corps et sang du Christ au moment crucial de la messe.

En compagnie d'une jeune fille illettrée qui avait travaillé dans un hôtel de Dublin, Joyce quitta l'Irlande en 1904 pour aller enseigner l'anglais à Trieste, port italien de l'Adriatique qui faisait auparavant partie de l'empire austro-hongrois. L'italien devint la langue que l'on parlait chez lui et la première langue de ses enfants. Ces derniers, Giorgio et Lucia, étaient illégitimes ; ayant rejeté le catholicisme, Joyce refusait le mariage, sacrement catholique. Lorsque la première guerre mondiale éclata, il partit

avec sa famille pour Zurich, en pays neutre. A la fin de la guerre, il alla s'installer à Paris, où il devait écrire le reste de son œuvre. En 1940, il chercha de nouveau refuge à Zurich, où il mourut l'année suivante. Il était alors considéré comme l'écrivain expérimental le plus audacieux de la littérature mondiale. Aujourd'hui, quarante et un ans après sa mort, il est considéré comme l'un des grands classiques, au même titre que Dante, Shakespeare et Goethe. Pourquoi ?

Joyce a très peu écrit : deux petits volumes de poèmes sans grand intérêt, une pièce de théâtre médiocre, un recueil de nouvelles, et trois romans. Le premier, intitulé *Dedalus*, *portrait de l'artiste par lui-même*, retrace les jeunes années de l'auteur dans Dublin la catholique. Il est remarquable par l'éclat de l'expression et la franchise avec laquelle Joyce dépeint le développement d'un jeune esprit et d'un jeune corps, avec tous les problèmes sexuels et moraux qui pouvaient se poser à un jeune catholique irlandais sensible. Joyce eut beaucoup de mal à trouver un éditeur pour ce roman. Aucun éditeur ne pouvait comprendre cette nouvelle façon d'écrire et la candeur des révélations qui y étaient exprimées était inacceptable pour le rigorisme de l'époque — celle de la première guerre mondiale. En 1922, Joyce publia *Ulysse*, son chef-d'œuvre, et c'est ce livre qui lui valut d'être reconnu comme le plus grand romancier du vingtième siècle. ▶

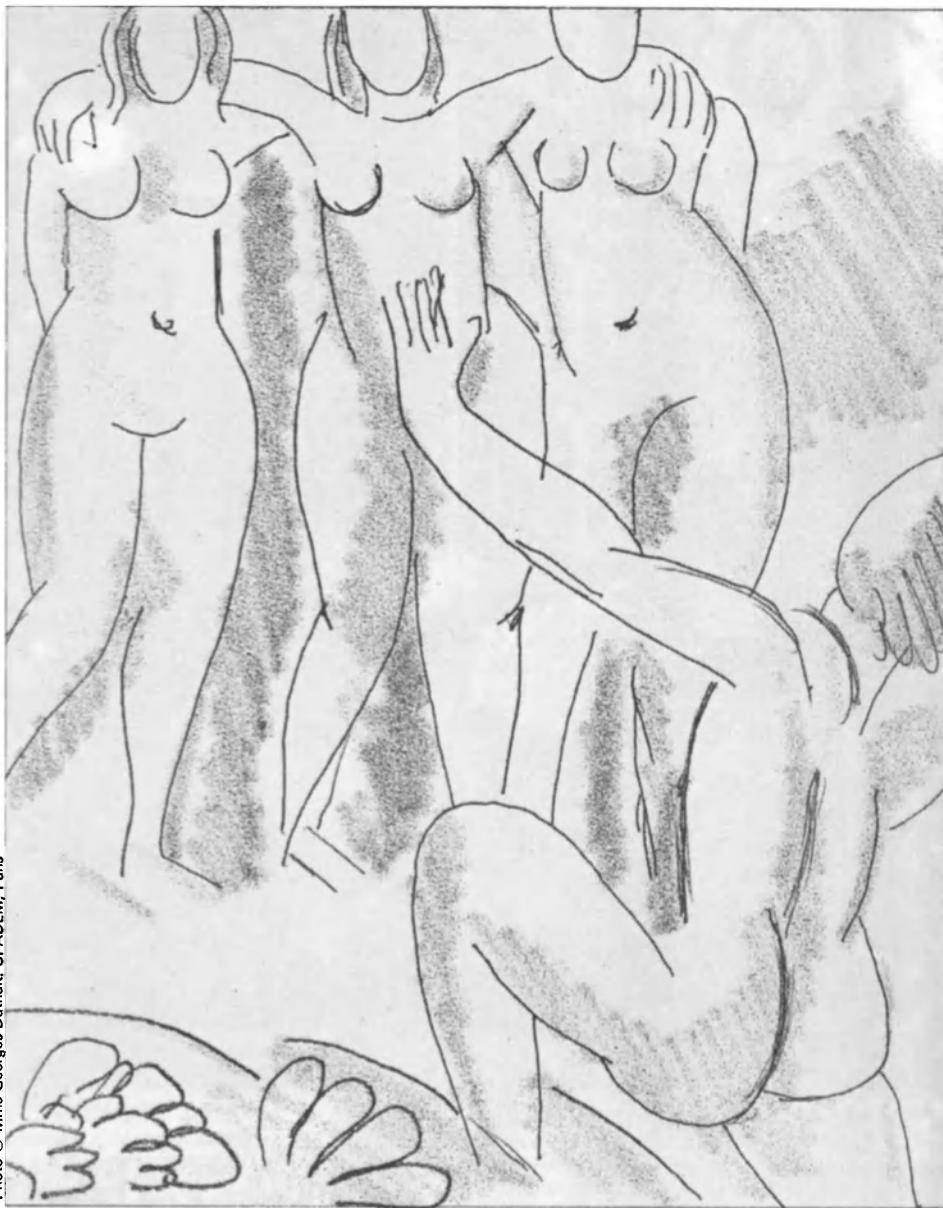


Photo © Mme Georges Duthuit, SPADEM, Paris

Lorsque Henri Matisse accepta d'illustrer *Ulysse* en 1934 pour une édition américaine spéciale, Joyce eut à cœur de veiller à ce qu'aucun détail typiquement irlandais ne lui échappe. Mais Matisse n'en fit qu'à sa tête. Quand on lui demanda pourquoi ses dessins étaient si peu en rapport avec le livre, il répondit tout bonnement qu'il ne l'avait pas lu. Il s'était inspiré de l'*Odyssée* d'Homère. Ci-dessus, lithographie de Matisse illustrant l'épisode de Nausicaa.



Portrait de Joyce par le sculpteur roumain Constantin Brancusi.

Photo © Poetry/Rare books collection, University Libraries, State University of New York, Buffalo, Etats-Unis

► Il est un fait curieux. Joyce a quitté l'Irlande en 1904, résolu à ne plus y remettre les pieds, et il n'y est jamais retourné, sauf deux fois, pour de brefs séjours à Dublin. Il a vécu toute sa vie en exil, loin de sa ville natale et pourtant, il n'a écrit sur rien d'autre que les "gens de Dublin". *Ulysse* est un livre-fleuve, qui se limite toutefois à une seule journée, celle du 16 juin 1904. Le héros, Leopold Bloom, est à moitié juif et travaille comme courtier en publicité pour un journal qui existe toujours, *The Freeman's Journal* (un courtier en publicité est chargé de persuader commerçants et entreprises de faire de la publicité dans les journaux). Bloom est marié à une Irlandaise qui a passé son enfance à Gibraltar. Molly Bloom est une chanteuse qui jouit d'une certaine notoriété à Dublin et qui trompe son mari. A quatre heures de l'après-midi, elle commet l'acte d'adultère avec Blazes Boyland, l'homme qui va organiser sa prochaine tournée de récitals en Irlande. Elle et Bloom vivent ensemble, mais leur couple ne tourne pas rond. Ils ont eu un fils, Rudy ou Rudolph, (prénom du père de Bloom), qui est mort quelques jours après sa naissance. Ils se sentent coupables de cette mort, bien que ce ne soit la faute de personne, et ressentent une gêne dans leurs rapports sexuels. Bloom rêve d'avoir un fils. Le 16 juin 1904, il en trouve un.

Ce fils, c'est Joyce lui-même : il a vingt-deux ans, il est poète et il s'appelle Stephen Dedalus. Stephen passe la soirée à se saouler dans le quartier des bordels. Bloom le prend en compassion et tente de le tirer d'une rixe avec deux soldats anglais. Autrement dit, il a envers Stephen une attitude paternelle. Il

Photo Richard Ellmann, James Joyce, Oxford University Press © Richard Ellmann 1969



Joyce a dessiné lui-même cette caricature de Leopold Bloom, le héros d'*Ulysse*, dans les années vingt. Le texte grec est celui des premiers vers de l'*Odyssée* d'Homère — "Parle-moi, ô Muse, de l'homme aux mille ruses..."

Joyce a travaillé plus de 16 ans à son dernier livre, *Finnegans Wake*, "vue nocturne de la vie d'un homme", qui fut publié en mai 1939. A mesure que l'ouvrage progressait, il en publiait des extraits dans des magazines sous le titre "Oeuvre en cours". Ci-dessous, à droite, épreuve, chargée des corrections de Joyce, d'une partie de l'"œuvre en cours", destinée à être publiée dans la revue littéraire d'avant-garde *Transition*. Ci-contre, *Aux fenêtres du fleuve* (1972), œuvre de Jean Lancri inspirée par les lettres de "Riverrun", le premier mot de *Finnegans Wake*.



Photo © Jean Lancri, Meaux

l'emène chez lui, lui prépare un chocolat chaud et lui propose de s'installer à demeure. Nous ne connaissons pas la réponse de Stephen ; le livre s'achève avant qu'une décision ne soit prise. Tout ce que nous savons, c'est que le contact s'est établi entre un brave Dublinois qui, parce qu'il est à moitié juif, se sent étranger dans une ville catholique et un jeune intellectuel irlandais. Evidemment, Molly Bloom rêve de faire de Stephen son amant. De nouvelles relations se tissent entre trois vies : c'est le sujet du livre.

C'est bien mince, direz-vous. Effectivement, il ne se passe pas grand-chose. Ce n'est ni une histoire d'espionnage ni un roman d'amour. Mais c'est sans doute une représentation de la vie humaine telle qu'elle est réellement vécue. Joyce a inventé une nouvelle technique, le monologue intérieur, qui nous fait entrer dans la tête des personnages et nous permet de suivre leurs pensées et leurs désirs les plus secrets. Certains de ces désirs étant d'ordre sexuel et exprimés crûment, *Ulysse* a eu maille à partir avec la censure de divers pays, et, aujourd'hui encore, le roman est introuvable à l'intérieur de certaines frontières. Il n'y a aucune réticence dans la façon dont les personnages expriment leurs pensées et leurs sentiments, et cette franchise choque encore des lecteurs plus habitués aux romans d'amour et aux livres à suspense qu'à la vraie littérature. Tout compte fait, il est du devoir de celle-ci de dire la vérité sur la vie et Joyce a pris ce devoir très au sérieux.

Mais *Ulysse* n'est pas seulement un fidèle récit des pensées et des désirs de quelques habitants de Dublin. Le titre se réfère au

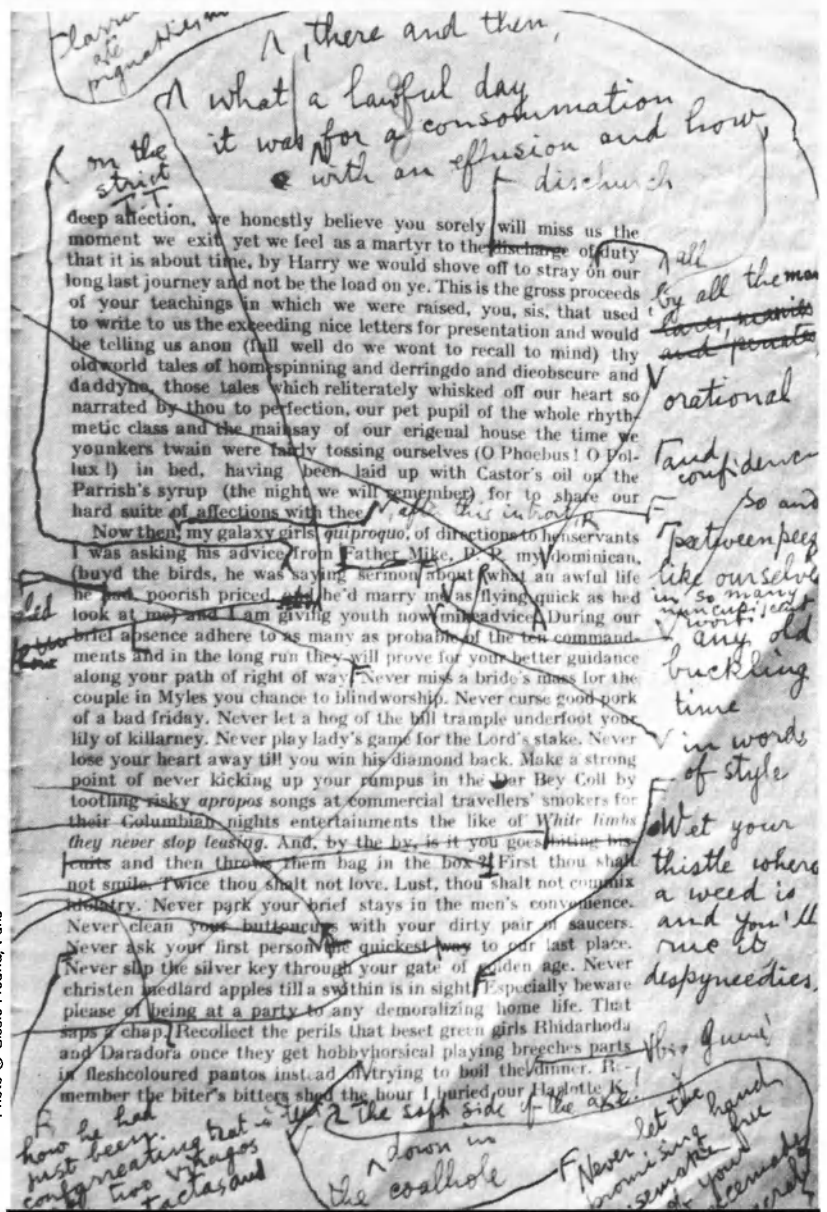


Photo © Gisèle Freund, Paris

► héros de l'*Odyssée*, poème épique d'Homère, qui rapporte les aventures d'Ulysse (Odysseus pour les Grecs) sur le chemin du retour à Ithaque, son île natale, après la guerre de Troie. Ulysse rencontre des géants, et des nymphes, fait connaissance avec la magie, essuie des tempêtes, est victime d'envoûtements, mais s'en sort indemne grâce à sa volonté et à son astuce. Dans le livre de Joyce, Leopold Bloom est un Ulysse moderne et les rencontres qu'il fait au cours de sa journée sont la réplique exacte et humoristique des aventures de son illustre prototype. Joyce veut nous montrer que l'homme du commun aussi peut être héroïque, que la vie moderne est aussi étrange, aussi dangereuse que la vie décrite dans l'épopée antique, mais il le fait avec beaucoup d'humour. *Ulysse* est un livre drôle. S'il arrive à Bloom, le nouvel Ulysse, des aventures comiques, la langue dans laquelle le livre est écrit vit, elle aussi, des aventures comiques. Les mots ont un comportement bizarre. D'autres livres sont imi-

tés ou parodiés. Un très long chapitre se présente sous la forme d'une pièce de théâtre ; un autre est un monologue sans ponctuation ; un troisième imite un morceau de musique. Ainsi présenté, on pourrait croire qu'il s'agit d'un livre difficile, alors que c'est drôle, alerte et tonique. Joyce a pris de gros risques — comme il sied à tout grand auteur — mais le jeu en valait la chandelle : il a écrit le roman le plus original du siècle.

En 1939, juste avant que n'éclate la deuxième guerre mondiale, Joyce publia son dernier livre, sur lequel il avait peiné pendant dix-sept ans, et peiné d'autant plus qu'il souffrait d'une maladie des yeux, probablement due aux privations dont il avait été victime dans son enfance. Il s'agit de *Finnegans Wake*, titre intraduisible. Le mot *wake* signifie réveil, mais désigne aussi la coutume irlandaise de la veillée mortuaire. Finnegan est le nom d'un géant irlandais mythique, mais aussi celui du héros d'une chanson que chantent les Irlandais de New

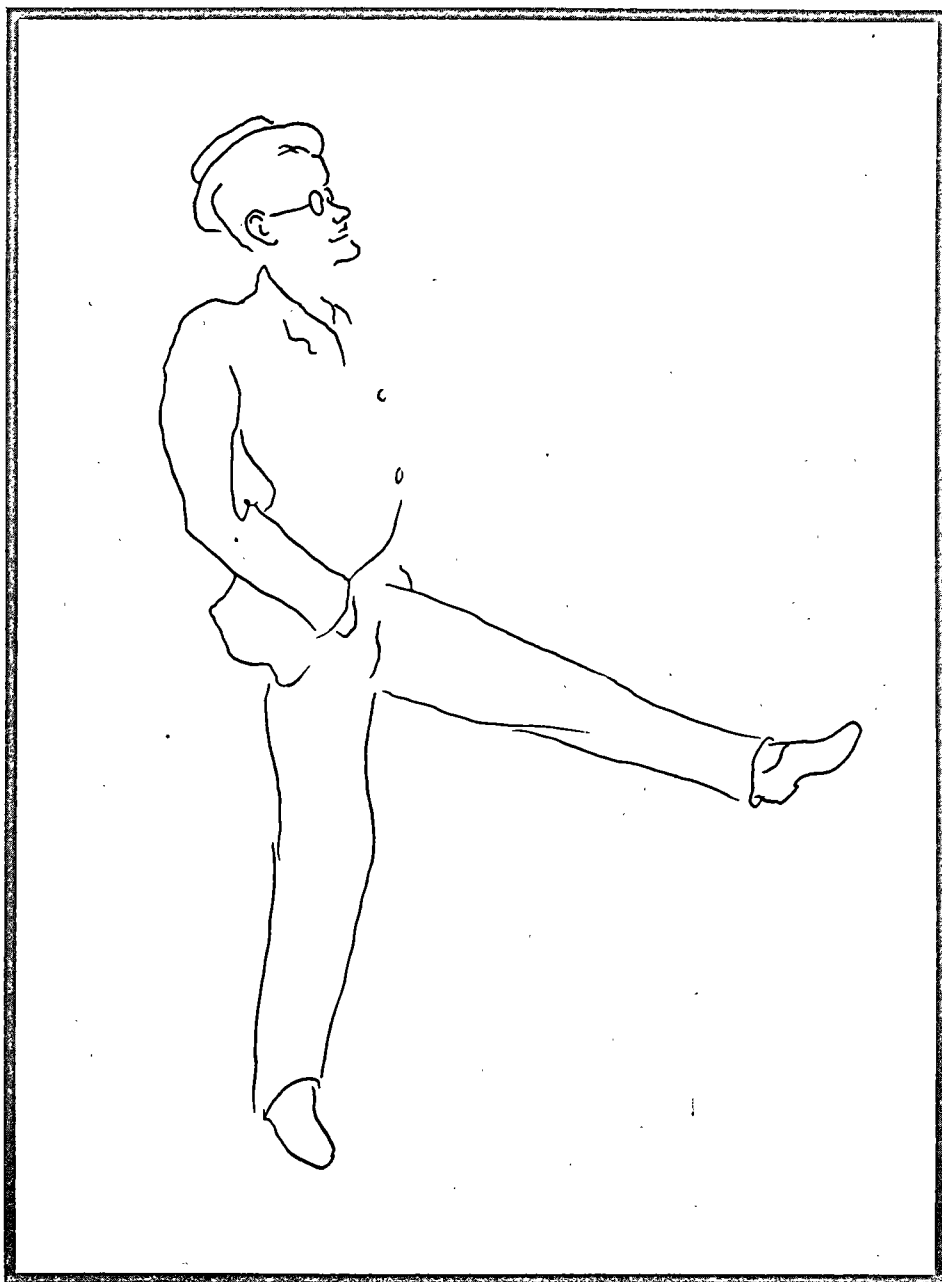
York, Tim Finnegan, qui tombe ivre-mort de son échelle, est tenu pour trépassé, fait l'objet d'une veillée mortuaire et revient brusquement à la vie lorsqu'on verse sur son corps le contenu d'une bouteille de whisky. Joyce nous livre ici une histoire de mort et de résurrection, mais sous la forme d'un rêve.

Dans *Ulysse*, Joyce avait épuisé les possibilités de présentation littéraire d'une journée humaine. Dans *Finnegans Wake*, il se tourne vers la nuit. Earwicker, le héros, est propriétaire d'un bistrot à Dublin ; il s'endort un samedi soir après une journée harassante passée à servir bière et whisky à ses clients. Dans son rêve, il revit toute l'histoire de l'humanité, qui tourne toujours autour du péché. Mais pour pécher, il faut de l'énergie ; tous les grands pécheurs, d'Adam et Eve à Hitler, ont voulu bâtir de nouvelles sociétés. L'homme tombe, mais sa chute est cyclique et, dans un cercle, tomber, c'est aussi se relever. L'histoire de l'humanité est circulaire : les mêmes choses se répètent. Le rêve d'Earwicker, où il joue le rôle de toutes les grandes figures de l'histoire et du mythe, n'a ni commencement ni fin. Ce qui fait de *Finnegans Wake* un livre exceptionnellement difficile, c'est la langue dans laquelle il est écrit.

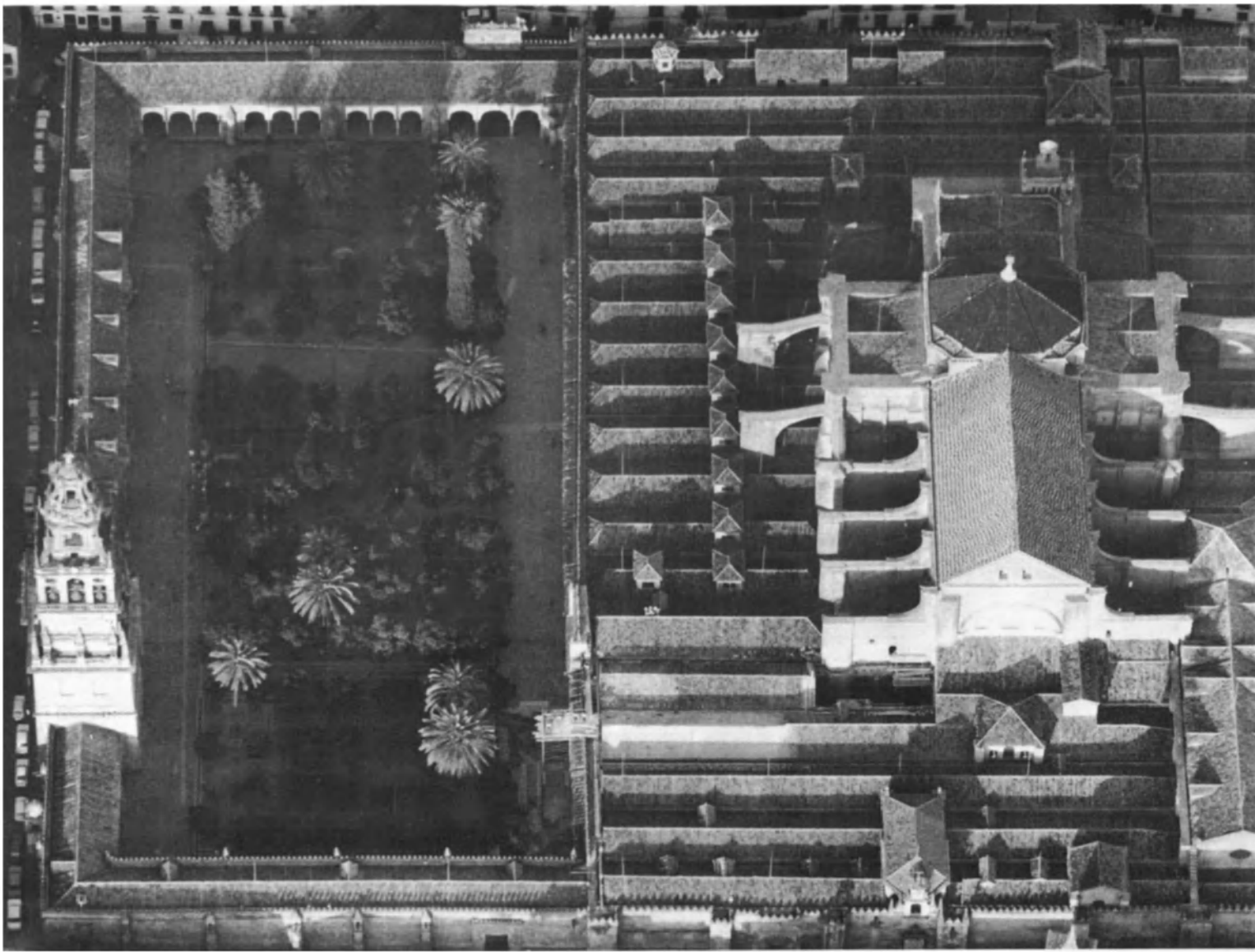
Joyce estimait que la langue du rêve devait être universelle, car l'homme qui rêve transcende la nationalité et la langue nationale qu'on lui a enseignée. Aussi a-t-il forgé un idiome approprié en mélangeant toutes les langues européennes. Cette langue pourrait être celle d'une Unesco devenue folle, où l'allemand, le français, l'italien, l'espagnol, les langues slaves et les langues scandinaves joueraient à saute-mouton sous la houlette de la syntaxe anglaise. Il n'est pas surprenant que le livre n'ait jamais été traduit dans son intégralité, car comment traduire une langue universelle ? Le livre contient déjà ses propres traductions. Il vous paraît difficile, insensé, n'est-ce pas ? En fait, il est drôle et souvent très émouvant. Cela dit, on peut passer une bonne partie de sa vie à l'étudier. Je le lis depuis quarante-trois ans et il me laisse encore souvent perplexe. Si je vis assez vieux, peut-être parviendrai-je à en comprendre tous les éléments. On peut y trouver à redire, mais on ne peut pas nier qu'il est l'œuvre d'un écrivain génial amoureux du langage et non moins amoureux de l'humanité.

Aujourd'hui où Joyce aurait eu cent ans, c'est à son originalité et à son courage que nous rendons hommage. Lui-même a rendu hommage aux êtres ordinaires, hommes et femmes des villes modernes, malheureux et souriants, qu'il a parés des richesses de l'histoire et du langage. C'est le plus grand auteur comique de notre temps et le seul romancier qui ait jamais réussi à jouer avec les mots comme on joue d'un instrument de musique. Si sa vue était mauvaise, il avait une excellente oreille et une magnifique voix de ténor. Ceux qui aiment les livres ne peuvent pas ne pas le connaître. Quant à ceux qui écrivent des livres, ils le considèrent comme leur maître, cet Irlandais à l'esprit dérangé qui leur a appris à prendre leur art au sérieux, cet Irlandais sain d'esprit qui leur a montré à quoi ressemblent vraiment les êtres humains.

Anthony Burgess



Quand on lui demanda si *Finnegans Wake* était un mélange de littérature et de musique, Joyce répondit : "Non, ce n'est que de la musique" — "Mais n'y a-t-il pas différents niveaux d'interprétation ?" — "Non, non", dit Joyce, "ce roman vise seulement à faire rire".



Vue aérienne de la Grande Mosquée de Cordoue, une des plus vastes et des plus anciennes de l'Islam (fondée vers 784). Au 16^e siècle, les rois catholiques espagnols construisirent à l'intérieur une cathédrale de style Renaissance, détruisant ainsi en grande partie l'harmonie grandiose de l'ensemble originel.

Photo Georg Gerster © Rapho, Paris

LES POÈTES DE L'ESPAGNE MUSULMANE

par Emilio García Gómez

DANS les milieux orientalistes, l'originalité de la civilisation musulmane a été et continue d'être l'objet de nombreuses discussions. Cependant, il convient de distinguer entre le "fond" et la "forme" de cette civilisation. Sur le fond, mieux vaudrait adopter, à mon sens, une position nuancée. Quant à la forme, nul doute que toute son existence, toutes ses

EMILIO GARCIA GOMEZ, d'Espagne, ancien ambassadeur de son pays, est membre de l'Académie royale espagnole et professeur honoraire de l'Université de Madrid. Il a dirigé pendant cinquante ans la célèbre revue Al-Andalus (43 volumes). Il a étudié la civilisation arabe sous tous ses aspects, mais ses principaux livres portent sur l'histoire, la littérature et la poésie musulmane en Espagne.

manifestations ont été marquées du sceau indélébile et tout-puissant de l'Islam. Un tapis n'a rien à voir avec l'Islam, mais il se trouve qu'un "tapis musulman" se reconnaît à mille lieues. Un jardin pourrait n'avoir rien à voir avec l'Islam, mais un "jardin musulman", tel celui du Generalife à Grenade par exemple, est islamique par essence. C'est là un thème qui a été admirablement étudié par Louis Massignon dans l'un de ses plus célèbres essais. Cependant, il est un cas à part, et c'est celui de la poésie dont l'Islam a hérité, non pas d'autres civilisations mais de l'"arabisme" des "temps d'obscurantisme pré-islamiques (jahiliyya)".

On trouve dans le Coran une sourate dite "sourate des poètes" qui ne leur est pas

précisément favorable et les traite d'impos-
teurs. Certes, on peut donner à ce terme un sens figuré renvoyant au caractère "irréel", "conventionnel" inhérent à toute poésie lyrique. Pourtant, le Prophète a fini par consentir à la poésie et il a même eu ses panégyristes officiels. La poésie "modèle des arabes" (Diwan al-Arab) a été adoptée par l'Islam. Par la suite, il y a eu, il est vrai, une poésie purement religieuse (ascétique ou mystique) avec quelques exemples remarquables, mais ce qui est, pour nous, le plus intéressant, c'est l'indubitable "sceau musulman" de la grande poésie profane, même dans ses manifestations les plus frivoles, et parfois même osées spirituellement. Un "poème musulman" est musulman ▶



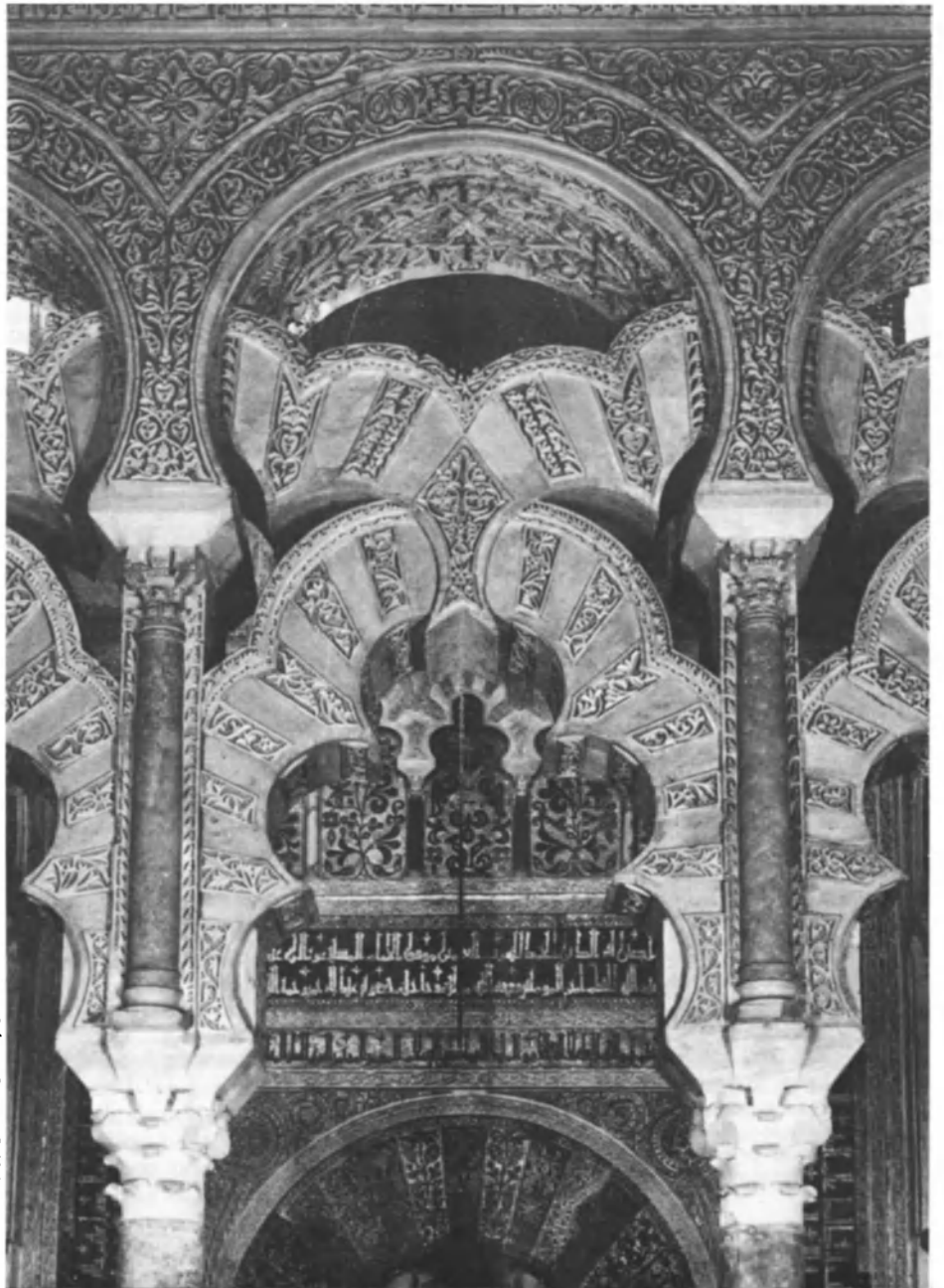
Pendant plusieurs siècles, après sa conquête par les Arabes en 711, Cordoue fut la capitale et le centre de l'Espagne musulmane ou al-Andalus. La ville, dont la population atteignit jusqu'à 250 000 âmes, avait une université et une Grande Mosquée ; son activité politique, commerciale et culturelle était intense. Cordoue est le lieu de naissance de plusieurs grands écrivains et philosophes, comme Ibn Tufayl, Ibn Rouchd (Averroès), Maimonide, et les deux plus grands poètes de al-Andalus : Ibn Hazm, l'auteur de *Le collier de la colombe*, et Ibn Quzman. A gauche, arcs et colonnes à l'intérieur de la Grande Mosquée. Ci-dessous, un autre aspect de l'édifice : arcades entrelacées devant le mihrab.

► jusqu'à la moelle et ne peut être que musulman.

Le champ d'expérimentation le plus suggestif pour l'étude de l'"islamisation" de la poésie est celui des pays non arabes dans lesquels l'Islam a pénétré. Nous n'aborderons pas le cas de la Perse, où un autre phénomène apparaît (la persistance de la langue locale) ; nous nous en tiendrons à l'Andalousie. Là, bien que le bilinguisme ait été pratiqué jusqu'à la fin du 12^e siècle, il n'y a pas eu prédominance de la langue locale et la poésie, malgré certaines particularités régionales, a été sans conteste islamique. Il y eut, bien entendu, une poésie spécifiquement religieuse (de celle d'al-Ilbiri à celle d'Ibn Arabi, en passant par les "zejels" mystiques de Shushtari), mais le courant central, profane, était si "musulman" que la poésie arabo-andalouse représente, avec l'architecture, l'une des grandes spécificités de l'al-Andalus.

Et là encore, il est un aspect original et important : la coexistence de cette poésie avec la poésie indigène en langue romane. Ces deux formes de poésie ont commencé par s'ignorer avant de "fusionner" en de nouveaux genres. Mais ces genres ont été aussitôt soumis d'abord à un processus "d'adaptation", puis à un processus de "réabsorption". L'analyse de ce processus andalou, pour sommaire qu'elle soit, n'en est pas moins un témoignage passionnant de l'"islamisation" profonde de la poésie arabe dans tous les pays où elle s'est implantée.

Dans toutes les civilisations et dans toutes les langues, la littérature commence, non par la prose, mais par la poésie, d'où l'importance que revêt cette dernière. Dans la littérature arabe, cependant, la poésie joue un rôle encore plus essentiel, car, à l'égal de celle d'Homère en Grèce, elle naît,



Photos © Henri Stierlin, Genève



Photos Babey © Ziolo, Paris

Il est probable que l' "amour courtois" des troubadours médiévaux (français, italiens, espagnols) a certaines racines dans la musique et la poésie amoureuse de al-Andalus. L'œuvre de grands poètes arabo-andalous comme Ibn Hazm et le roi de Séville al-Mu'tamid dénote une vision "platonique" de l'amour. Les structures de la poésie courtoise, curieusement, ressemblent à celles du genre *zéjel* hispano-arabe (en particulier les strophes de quatre vers). A gauche, en haut et en bas, deux scènes tirées d'un récit d'amour courtois de l'Islam oriental : *l'Histoire de Bayad et Riyad*, manuscrit du 13^e siècle fait sans doute en al-Andalus. Ci-dessous, troubadours jouant du luth, instrument d'origine arabe (*al-ud*) d'après un manuscrit du 13^e siècle des *Cantigas de Santa Maria* du roi espagnol Alphonse X le Sage, illustre adepte de l'amour courtois.



Photo © Bibliothèque du monastère de l'Escorial, Espagne

dans l'Orient arabe, parfaite, et se doit, dans une civilisation dépourvue d'épopée, d'arts plastiques et de théâtre, de remplacer tous ces genres (en ce qu'ils ont de semblable aux genres occidentaux) et de servir à tout, depuis la propagande politique jusqu'à l'épître amoureuse.

La poésie arabe — sous sa forme "omeyyade" — a pénétré dans l'Espagne musulmane (ou al-Andalus) avec les premiers guerriers qui y sont arrivés et s'est transmise, pour le meilleur et pour le pire, par tout homme ayant de l'instruction. Gazal, al-Ramadi, Ibn Hani, Ibn Abd Rabbih, Ibn Shuhayd, Mushafi, Ibn Darradj, pour ne citer qu'eux, sont autant de jalons dans son évolution. Lorsqu'au début du 10^e siècle, le *Diwan* d'al-Mutanabbi arriva en Espagne, cette poésie s'y enracina et adopta par la suite le ton que l'on appelle généralement "néoclassique".

Peut-elle rivaliser avec celle de l'Orient islamique ? Pas vraiment, bien sûr. Elle reste malgré tout quelque peu "provinciale", encore que distinguée et elle est, par ailleurs, trop dépendante de Bagdad. Ce n'est qu'à la fin du Califat de Cordoue (dans la deuxième moitié du 10^e siècle) que deux grands auteurs, Ibn Shuhayd et Ibn Hazm semblent vouloir l'hispaniser et l'élever à un

► rang comparable par la forme et le contenu intellectuel à celui d'Orient. Mais la guerre civile (*fitna*) met fin à cet espoir.

Le 11^e siècle, c'est-à-dire celui du règne des *taifas* (roitelets qui se partagèrent l'Espagne arabe après la désagrégation du Califat de Cordoue vers 1040), sera par la suite son "siècle d'or", avec un niveau peut-être inférieur à celui des deux poètes que nous venons de citer mais qui, à nos yeux, est très élevé de par les perspectives ouvertes et le nombre incalculable de ses grands artistes. Nous n'en citerons ici que deux : Ibn Zaydun et al-Mu'tamid, roi de Séville.

Cet âge d'or se termine avec l'avènement des deux dynasties africaines. Sous les Almoravides (secte et dynastie musulmane qui régna sur le Maroc et une partie de l'Algérie et de l'Espagne de 1055 à 1147), dans la première moitié du 12^e siècle, la poésie arabo-andalouse régresse (sauf dans la région de Valence) et, chose rare étant donné l'époque et ce qui se passait dans d'autres pays musulmans, elle a conscience de son déclin et s'en afflige. C'est l'époque des grandes anthologies. Sous les Almohades (dynastie qui renversa les Almoravides), deuxième moitié du 12^e et première moitié du 13^e, elle se reprend et adopte un ton solennel et majestueux, avec quelques rares et admirables exceptions intimistes. Enfin, jusqu'à la fin du 15^e siècle, c'est la décadence. Si la forme de la poésie lyrique est toujours parfaite, l'âme en est absente. Dans les meilleurs des cas, il s'agit d'une poésie décorative. Avec Ibn Zamrak, son dernier et génial représentant, la poésie arabo-andalouse finit par orner les murs de l'Alhambra, dans l'édition la plus luxueuse de toute l'histoire. C'est sur ces murs qu'elle s'est dignement éteinte.

De cette poésie arabo-andalouse nous sont restés quelques *diwans* personnels, mais en moins grand nombre qu'en Orient. Nous la connaissons plutôt à travers des anthologies et des fragments parfois assez courts. Cette fragmentation est due aux règles même de la rhétorique arabe, qui permet rarement l'enjambement : les vers contiennent chacun une pensée complète, ou tout au moins un discours grammatical entier. C'est une poésie pulvérisée, mais en une poussière de diamant. Comme la fragmentation a évidemment retenu le meilleur en éliminant le bois mort, nous disposons d'une série de prodigieux Alhambras verbaux dans lesquels ce qui force l'admiration, c'est la tendresse, la passion, voire la nouveauté et la sensibilité, plus que la vigueur de la pensée.

Tous les genres, presque sans exception, y ont été cultivés. Les métaphores, très belles, se sont banalisées et ont même fini par se constituer d'elles-mêmes une typologie. La loi de la "gradation décroissante", que Massignon a fort bien étudiée pour l'esthétique musulmane en général, y est généralement appliquée : l'homme est comparé à l'animal, l'animal à la fleur et la fleur à la pierre (une tulipe est un rubis, etc). On observe à la longue une certaine minéralisation rhétorique, une fossilisation historique. Mais comme cette poésie s'est éteinte plus tôt que dans d'autres pays musulmans, elle n'a pas connu la décrépitude totale et continue à briller de tous ses feux.

Il me semble normal de citer ici quelques

exemples : Ibn Hazm parle du fantôme de l'aimée avec un modernisme pré-freudien :

*Je veux savoir qui elle est et comment elle vint.
Était-ce la face du soleil? Était-ce la lune?
Était-elle une pure et rationnelle idée?
Ou encore l'image que la pensée fait naître?
Était-elle un fantôme d'illusions forgé
Qui devant mon regard a semblé s'incarner?*

Dans son célèbre poème d'absence (la *nuniyya*), Ibn Zaydun évoque la princesse Wallada, sa bien-aimée :

*Nul ne dirait qu'ensemble nous avons reposé
de notre amour accompagnés,
complices de l'étoile du berger clément
qui de l'espion la paupière a su clore :
au sein de l'ombre réfugiés
tels deux secrets qui frôlent l'imminente
trahison de la langue de l'aurore.*

Al-Mu'tamid, roi de Séville, compose pour sa propre épithape :

*De leurs pleurs répétés, les nuages
ameublissent
ta terre tendre, ô tombe de l'exil,
qui du roi Ibn Abbad a recouvert les restes.
Trois illustres vertus avec lui tu renfermes
— la sagesse, la grâce et la clémence
ensemble —
et aussi l'abondance fertile, qui les famines
est venue extirper, et l'eau, lorsque tout
se dessèche.*

Mais c'est en Ibn-al-Zakkak que culmine peut-être la douceur descriptive et l'épicurisme élégant de l'école valencienne :

*Elle vint à la mi-nuit, dont l'ombre
était comme ses cheveux, comme le jais
dont l'arôme était délicieux.
Une nouvelle liqueur s'y était ajoutée
que distillaient ses yeux de même que
ses lèvres.
Et par trois fois je m'enivrai : de sa coupe,
de sa salive et de son noir regard.*

Cela dit, il convient d'ajouter que la poésie arabo-andalouse présente une particularité très surprenante : parallèlement à sa modalité "classique" apparaît un genre strophique et populaire qui est, de l'avis général, une invention typiquement andalouse.

L'encyclopédiste tunisien al-Tifashi, s'appuyant sur de très anciennes traditions, écrit au 13^e siècle : "Jadis, les chansons des peuples de al-Andalus s'apparentaient soit au genre chrétien, soit aux chansons des chameliers arabes".

A la fin du 9^e siècle ou au début du 10^e, ces deux formes poétiques qui coexistaient en s'ignorant "fusionnèrent" en un genre inventé par Makkadam b. Mu'afa et que l'on a appelé *muwashshah*. A la différence de la *qasida* (poésie amoureuse des arabes et des persans), il se caractérise par la présence de strophes et de rimes diverses. Bien qu'il soit impossible d'entrer ici dans les détails, signalons que le poème était originellement "fondé" sur un couplet chrétien en langue romane, dont voici un exemple :

*Komo si filiyolo alieno
non mas adormes a mew seno
(Comme le petit enfant d'une autre
plus ne t'endors sur mon sein.)*

Ce petit couplet, appelé *kharja* (fin, sortie) venait clore le poème. Nous en avons conservé une bonne cinquantaine en langue romane. Ce sont sans doute les manifesta-

tions les plus anciennes de la poésie lyrique populaire en langue romane et malgré les polémiques, ou plutôt grâce à elles, ils sont en train de révolutionner les travaux sur les origines de cette poésie.

Comme on pouvait s'y attendre, étant donné l'hostilité des classiques, les premières *muwashshah* ont disparu ; il nous en reste quelques-unes du 11^e siècle et d'autres qui s'échelonnent jusqu'à la fin du 12^e siècle. Au cours de cette période, toujours en raison de l'aversion des classiques, la *kharja* est de plus en plus souvent écrite en arabe dialectal ou en andalou populaire. Le reste du poème est composé dans la langue classique et nous retrouvons la coexistence, la fusion dont nous avons parlé plus haut.

Dans ce domaine également, la fin du 11^e siècle et le début du 12^e siècle nous apportent en Andalousie une grande nouveauté : l'invention du *zéjel* ou *zajal*, composition poétique d'origine mozarabe sans doute imaginée par le philosophe (et musicien) Ibn Badjdja ou Avempace. Le *zéjel* dérive de la *muwashshah*, dont il se différencie, en gros, par le fait qu'il est entièrement composé en arabe andalou populaire, qu'il est parfois très long et souvent dépourvu de *kharja*.

Ce genre eut une existence éphémère : c'est pourquoi nous n'avons que de pâles témoignages de ses balbutiements et de ses derniers avatars, hormis l'œuvre d'un seul et grand poète, Ibn Quzman, qui vécut dans la première moitié du 12^e siècle et dont nous possédons, par chance, un *diwan* presque complet.

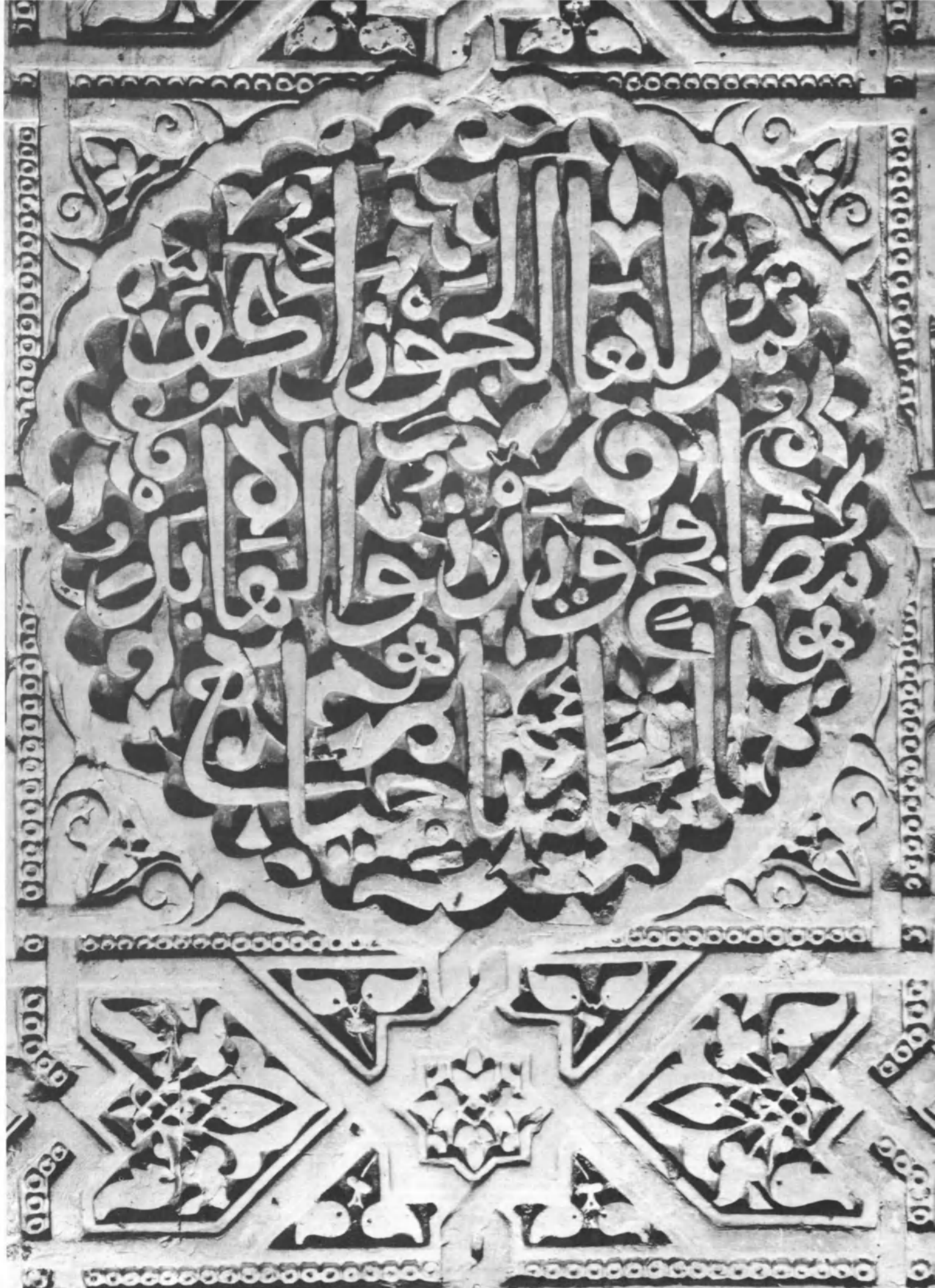
Ibn Quzman est à mes yeux le plus grand poète de la littérature arabo-andalouse (classiques inclus). C'est un titre qu'il mérite par sa "nouveauté" (rupture avec presque tous les lieux communs de la poésie classique) et par son "originalité" (emploi "voulu" de la langue populaire dans une grande œuvre d'art). Se démarquant de la poésie classique, avec une fraîcheur, une spontanéité incomparables, il n'hésite pas à inventer des thèmes qui ne sont guère éloignés du roman ou de la pièce de théâtre. Il n'a pratiquement subi aucune influence et ne ressemble à personne. C'est un véritable génie.

Voilà donc, très brièvement présentée, l'histoire de cette poésie arabo-andalouse dont l'apogée, malgré d'intéressants "primitifs" et de brillants "épigones", s'est étendue, comme on a pu le voir, du milieu du 10^e à la fin du 13^e siècle.

Emilio García Gómez

Si la culture de al-Andalus atteint son sommet à Cordoue, c'est à Grenade qu'elle parvient au maximum de son raffinement, comme l'atteste magnifiquement le palais de l'Alhambra. Ce médaillon épigraphique en stuc est l'un de ceux qui décorent les murs de la Sala de las Dos Hermanas (Salle des Deux Sœurs) du célèbre palais arabe. Ce sont en fait des poèmes du vizir-poète de Grenade, Ibn Zamrak, un des derniers représentants de la poésie arabo-andalouse. Les deux vers reproduits ici célèbrent la beauté de l'Alhambra :

*"Les Gémeaux jusqu'à lui tendent une main amie
Et la céleste Lune qui murmure des confidences."*



LATITUDES ET LONGITUDES

Journée mondiale des télécommunications

«Télécommunications et coopération internationale», tel est le thème proposé pour la 14^e Journée mondiale de télécommunications que célébreront, le 17 mai prochain, l'Union internationale des télécommunications (UIT), l'institution spécialisée des Nations Unies pour les télécommunications, l'Organisation des Nations Unies et ses institutions spécialisées, un grand nombre d'organisations non gouvernementales et enfin les organes de grande information. Seule une coopération internationale renforcée permettra une plus juste répartition dans le monde des moyens de télécommunications. Cette répartition équitable est aussi l'un des objectifs de l'Année mondiale des communications qui sera célébrée en 1983 sous l'égide de l'UIT et visera surtout à développer les infrastructures de communications.

Journée des Jeunes pour les Droits de l'Homme

Plus de 350 personnes jeunes et moins jeunes ont participé le 10 mars à la "Journée des jeunes pour les Droits de l'homme" que l'Unesco organise régulièrement sur un thème inspiré des problèmes du monde contemporain. Le sujet proposé cette année, "les droits des personnes âgées", s'inscrit dans le droit fil de l'Assemblée mondiale sur le Vieillessement que les Nations Unies convoqueront à Vienne en juillet-août 1982. Le résultat de leurs discussions, exposé par les jeunes rapporteurs, lors de la séance plénière de clôture, a fait ressortir le désir de vivre, toutes générations confondues, en rejetant les discriminations diffuses dont sont victimes aussi bien les jeunes que leurs aînés. Beaucoup de jeunes ont fait un rapport entre le niveau de développement du pays et l'intégration familiale : — " Dans les pays pauvres, ils restent dans les familles, mais dès qu'un pays se développe, il abandonne de plus en plus ces vieux ", ont-ils dit. Les jeunes participants ont proposé de compléter la Déclaration universelle des Droits de l'Homme en y ajoutant quelques articles rédigés par eux pour tenir compte de la situation spécifique des personnes âgées. L'exposition de photographies "Vers d'autres rives", préparée par l'Unesco grâce au concours d'une trentaine de Commissions nationales et de plusieurs organisations internationales non gouvernementales, a présenté, à cette occasion, une image sensible des personnes âgées dans diverses régions du monde.

Pour des motifs indépendants de notre volonté, les derniers numéros du *Courrier de l'Unesco* sont parus avec un certain retard. Nous prions nos lecteurs de bien vouloir excuser ces délais que nous résorberons très bientôt et, nous l'espérons, de manière définitive.

Patrimoine du Népal

Monuments du nord du Népal, tel est le titre d'une étude de Cornelle Jest que vient de publier l'Unesco et qui constitue un nouveau témoignage de la coopération entre l'Organisation et le Gouvernement népalais en matière d'inventaire et de préservation du patrimoine culturel du Népal. L'Unesco a déjà publié en 1977 un inventaire des monuments de la vallée de Katmandou et a entrepris ensuite un inventaire exhaustif des monuments du nord du pays dont les premiers résultats font l'objet de l'étude qui vient de paraître. Celle-ci met en lumière la diversité des styles architecturaux qui, tout en étant issus de normes communes, ont évolué chacun en fonction des particularités de l'environnement naturel et culturel.

Les "rangers" africains à l'honneur

Plus de 20 "rangers" qui ont perdu la vie en défendant le parc national de Virunga au Zaïre de 1960 à 1967 ont reçu, à titre posthume, de l'Union internationale pour la conservation de la nature et de ses ressources, l'"International Parks Valour Award". En repoussant des braconniers armés ainsi que diverses forces militaires, ces valeureux rangers ont "assuré la survie d'un site inscrit sur la liste du patrimoine mondial", souligne la citation. Une seconde distinction a été décernée à M. Joseph Kioki, du Kenya National Parks Department, pour l'ingéniosité exceptionnelle dont il a fait preuve afin de contribuer à la création d'un nouveau parc national.

Drogues et sociétés

Beaucoup de lecteurs nous ont écrit pour avoir plus de détails sur la récente étude, publiée par l'Organisation mondiale de la santé, qui a servi de base à plusieurs articles de notre numéro de janvier 1982. Cette étude, qui va paraître très prochainement en français, s'intitule *Les problèmes de la drogue dans leur contexte socioculturel* : con-

Les articles et photos non copyright peuvent être reproduits à condition d'être accompagnés du nom de l'auteur et de la mention « Reproduits du *Courrier de l'Unesco* », en précisant la date du numéro. Trois justificatifs devront être envoyés à la direction du *Courrier*. Les photos non copyright seront fournies aux publications qui en feront la demande. Les manuscrits non sollicités par la Rédaction ne sont renvoyés que s'ils sont accompagnés d'un coupon-réponse international. Les articles paraissant dans le *Courrier de l'Unesco* expriment l'opinion de leurs auteurs et non pas nécessairement celle de l'Unesco ou de la Rédaction. Les titres des articles et les légendes des photos sont de la rédaction.

Bureau de la Rédaction :
Unesco, place de Fontenoy, 75700 Paris, France
Rédacteur en chef adjoint : Olga Rödel
Secrétaire de rédaction : Gillian Whitcomb
Rédacteurs :
Edition française :
Edition anglaise : Howard Brabyn (Paris)
Edition espagnole : Francisco Fernandez-Santos (Paris)
Edition russe :
Edition arabe : Sayed Osman (Paris)
Edition allemande : Werner Merkl (Berne)
Edition japonaise : Kazuo Akao (Tokyo)
Edition italienne : Mario Guidotti (Rome)
Edition hindie : Krishna Gopal (Delhi)
Edition tamoule : M. Mohammed Mustafa (Madras)

tribution à l'élaboration de politiques et de programmes. C'est le numéro 73 de la série d'études de l'OMS ; on peut se le procurer auprès de l'OMS, 1211 Genève 27, Suisse.

Librairies-relais Unesco

Afin de mieux vous servir nous avons mis en place un réseau de librairies où vous pourrez directement vous abonner à nos revues, acheter nos publications ou les commander.

AIX-EN-PROVENCE. Librairie de Provence S.A. Librairie de l'Université, Sud-Diffusion Librairie — **AMIENS.** Librairie Poiré-Choquet — **ANGERS.** Librairie Richer — **AVALLON.** Le CIDAC, Le Bois Gargan — **BORDEAUX.** Librairie Mollat — **BREST.** Librairie Jouanneau — **CAEN.** Librairie de l'Université — **CHAMBERY.** Librairie "Le Pierrot Lunaire" — **CLERMONT-FERRAND.** Librairie "Les Volcans d'Auvergne" — **DIJON.** Librairie de l'Université — **GRENOBLE.** Librairie Harel, Librairie Arthaud — **LILLE.** Le Furet du Nord — **LIMOGES.** Librairie Baradat — **LYON.** Librairie Camugli, Librairie Decitre — **MARSEILLE.** Librairie Fueri Lamy, Librairie Laffite, Librairie Maupetit, La FNAC — **MONTPELLIER.** Librairie Sauramps — **MULHOUSE.** Relais FNAC Mulhouse — **NANCY.** Librairie Didier, Librairie Michaud — **NANTES.** Librairie Durance — **NICE.** Librairie "A la Sorbonne" — **PARIS.** Librairie Unesco, 7, place de Fontenoy (7^e), Librairie de la Documentation française, 29-31, quai Voltaire (7^e), Librairie Gibert Jeune, 27, quai St-Michel (6^e), Librairie Joseph Gibert, 30, bd St-Michel (5^e), Pédagogie-Information, Librairie des sciences de l'Education, 122, bd St-Germain (6^e), Les Presses Universitaires de France, 49, bd St-Michel (5^e), Les Presses Universitaires de France, Librairie internationale, 17, rue Soufflot (5^e), Librairie des sciences politiques, 30, rue St-Guillaume (7^e), FNAC Montparnasse, 136, rue de Rennes (6^e), FNAC Forum des Halles, 1 à 7, rue Pierre Lescot (1^{er}) — **POITIERS.** Librairie de l'Université — **REIMS.** Librairie Michaud — **RENNES.** Librairie Cheminant — **ROUEN.** Librairie Van Moe — **SAINT-ETIENNE.** Librairie Plaine — **STRASBOURG.** Librairie Berger-Levrault, Librairie Gutenberg, Librairie Kléber, Librairie Oberlin, FNAC — **TOULON.** Librairie Bonnaud — **TOULOUSE.** Librairie Privat — **TOURS.** Librairie "La Boîte à Livres".

N.B. — Si vous désirez commander nos publications par correspondance, veuillez vous adresser à "La Librairie de l'Unesco", 7, place de Fontenoy, 75700 Paris, en joignant le règlement correspondant (franco de port) par chèque bancaire, CCP (3 volets) Paris 12598-48, mandat.

Edition hébraïque : Alexander Broïdo (Tel-Aviv)
Edition persane : Samad Nourinejad (Téhéran)
Edition néerlandaise : Paul Morren (Anvers)
Edition portugaise : Benedicto Silva (Rio de Janeiro)
Edition turque : Mefra Ilgazer (Istanbul)
Edition ourdoue : Hakim Mohammed Saïd (Karachi)
Edition catalane : Joan Carreras i Martí (Barcelone)
Edition malaise : Bahador Shah (Kuala Lumpur)
Edition coréenne : Lee Kwang-Young (Séoul)
Edition kiswahili : Domino Rutayebesibwa (Dar-es-Salaam)
Editions braille : Frederick H. Potter (Paris)
Editions croato-serbe, macédonienne, serbo-croate, slovène : Punisa Pavlović (Belgrade)
Edition chinoise : Shen Guofen (Pékin)
Edition bulgare : Dimitar Gradev
Rédacteurs adjoints :
Edition française :
Edition anglaise : Roy Malkin
Edition espagnole : Jorge Enrique Adoum
Promotion-diffusion : Fernando Ainsa
Documentation : Christiane Boucher
Illustration : Ariane Bailey
Maquettes : Robert Jacquemin
Toute la correspondance concernant la Rédaction doit être adressée au Rédacteur en Chef.

*Eaux rares
Precious waters
Agua preciadada*



UNESCO 1981. 72 pages. 53 photos
ISBN 92.3.001963.1
Prix : 45 FF

EAUX RARES

Album de photos

L'eau pure fait défaut à plus de la moitié de l'humanité. Sa quête est devenue aujourd'hui planétaire : 1981 a marqué le début de la Décennie internationale de l'eau, lancée par l'Assemblée générale des Nations Unies et à laquelle participent de nombreuses organisations internationales.

Cet album est la vision subjective de Dominique Roger, photographe à l'Unesco, qui veut, par ses images, sensibiliser les autres à l'émotion qu'elle ressent, elle-même, en face de cet élément si précieux.

L'assemblage des photographies n'est pas dû au hasard : elles sont ordonnées comme l'eau à chaque moment de l'existence — santé, labeur, jeu, plaisir. Elles nous donnent à penser aux menaces qui pèsent sur l'eau. Car on ne peut plus se contenter de les définir en termes de vie, puisque c'est de survie, désormais, qu'il s'agit.

Ainsi considéré, ce témoignage a valeur de cri.

En vente par correspondance à l'Unesco. Bureau D.082. 7, place de Fontenoy, 75700 Paris, en joignant votre règlement par chèque bancaire, mandat ou CCP 3 volets Paris 12598-48 F, libellé à l'ordre de la Librairie de l'Unesco.

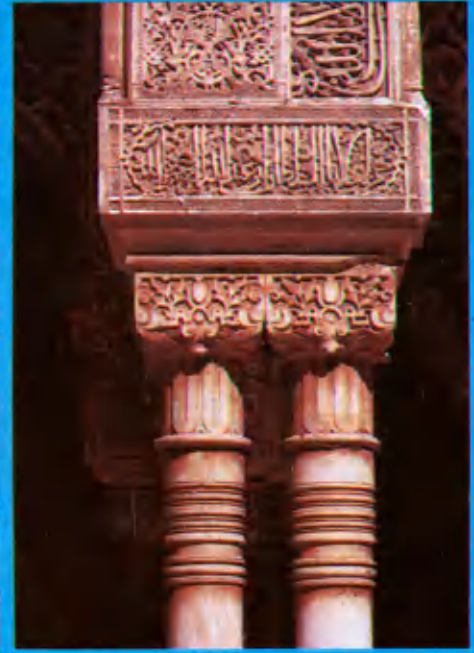
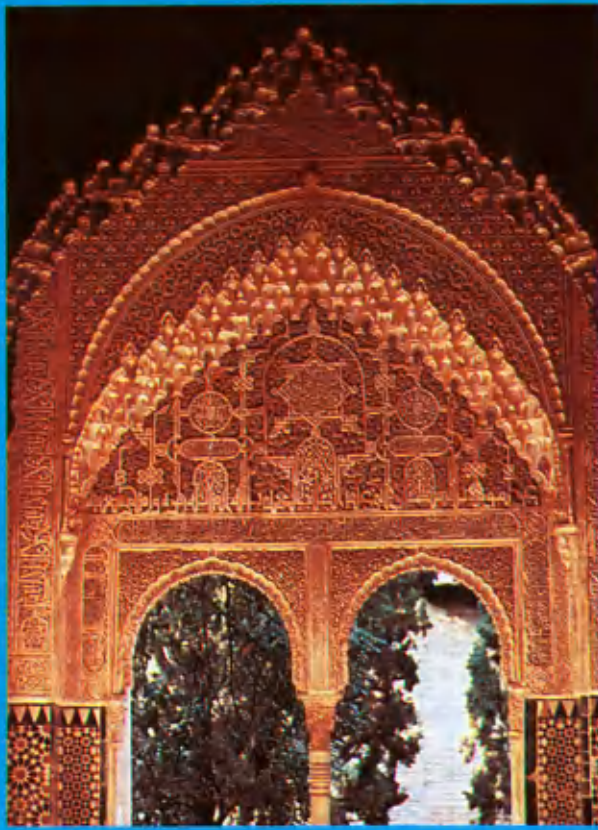
Pour vous abonner ou vous réabonner et commander d'autres publications de l'Unesco

Vous pouvez commander les publications de l'Unesco chez tous les libraires en vous adressant directement à l'agent général (voir liste ci-dessous). Vous pouvez vous procurer, sur simple demande, les noms des agents généraux non inclus dans la liste. Les paiements des abonnements peuvent être effectués auprès de chaque agent de vente qui est à même de communiquer le montant du prix de l'abonnement en monnaie locale.

ALBANIE. N. Sh. Botimeve Naim Frasher, Tirana. — **ALGÈRIE.** Institut pédagogique national, 11, rue Ali Haddad, Alger, Société nationale d'édition et diffusion (SNEO), 3 bd Zirout Youcef, Alger. — **RÉP. FÉD. D'ALLEMAGNE.** Le Courrier de l'Unesco (allemand, anglais, français, espagnol). Mr. Herbert Baum Deutscher Unesco-Kurier Vertrieb Besalstrasse 57 5300 BONN 3. Autres publications : S. Karger GmbH, Karger Buchhandlung, Angerhofstr. 9, Postfach 2, D-8034 Germering/München. Pour les cartes scientifiques seulement : Geo Center Postfach 800830 Stuttgart 80 — **RÉP. DÉM. ALLEMANDE.** Buchhaus Leipzig, Postfach, 140, Leipzig. Internationale Buchhandlungen, en R.D.A. — **ARGENTINE.** Librería El Correo de la Unesco EDILYR S.R.L. Tucumán 1685 1050 Buenos Aires. — **AUTRICHE.** Buchhandlung Gerold and Co Graben 31 A-1011 Wien. — **BELGIQUE.** Ag. pour les publications de l'Unesco et pour l'édition française du "Courrier" : Jean de Lanoy, 202, Avenue du Roi, 1060 Bruxelles, CCP 000-0070823-13. Edition néerlandaise seulement : N.V. Handelsmaatschappij Keesing, Keesinglaan 2-18, 21000 Deurne-Antwerpen. — **RÉP. POP. DU BÉNIN.** Librairie nationale, B.P. 294, Porto Novo. — **BRÉSIL.** Fundação Getúlio Vargas, Editora-Divisão de Vendas, Caixa Postal 9.052-ZC-02, Praia de Botafogo, 188 Rio de Janeiro RJ. — **BULGARIE.** Harnus, Kantora Literatura, bd Rousky 6, Sofia. — **CAMÉROUN.** Le secrétaire général de la Commission nationale de la République unie du Cameroun pour l'Unesco, B.P. N° 1600, Yaoundé. — **CANADA.** Editions Renouf Limitée, 2182, rue Ste. Catherine Ouest, Montréal, Que H3H 1M7. — **CHILI.** Librería La Biblioteca Alejandro, 1867 Casilla, 5602 Santiago 2. — **CHINE.** China National Publications Import and Export Corporation, P.O. Box 88, Beijing. — **COLOMBIE.** Instituto Colombiano de Cultura, Carrera 3A n° 18/24 Bogotá. — **RÉP. POP. DU CONGO.** Librairie populaire B.P. 493 Brazzaville ; Commission nationale congolaise pour l'Unesco, B.P. 577, Brazzaville — **CÔTE-D'IVOIRE.** Centre d'édition et de diffusion africaines. B.P. 4541. Abidjan-Plateau. — **DANEMARK.** Munksgaard export and subscription service 35 Norre Sogade 1370 Copenhagen K. — **ÉGYPTE (RÉP. ARABE D').** National Centre for Unesco Publications, N° 1, Talat Harb Street, Tahrir Square, Le Caire — **ESPAGNE.** MUNDI-PRENSA Libros S.A., Castelló 37, Madrid 1, Ediciones LIBER, Apartado 17, Magdalena

8, Ondárroa (Viscaya) ; DONAIRE, Aptdo de Correos 341, La Coruna ; Librería Al-Andalus, Roldana, 1 y 3, Sevilla 4. Librería CASTELLS, Ronda Universidad 13, Barcelona 7 ; Editorial Fenicia, Cantelejas, 7 "Riefrio", Puerta de Hierro, Madrid 35 — **ÉTATS-UNIS.** Unipub, 345, Park Avenue South, New York, N.Y. 10010. — **FINLANDE.** Akateeminen Kirjakauppa, Keskuskatu 1, 00100 Helsinki. Suomalainen Kirjakauppa Oy, Koivuvuoraan Kuj 2, 01640 Vantaa 64 — **FRANCE.** Librairie Unesco, 7, place de Fontenoy, 75700 Paris. C.C.P. 12.598.48 — **GRÈCE.** Librairies internationales. — **RÉP. POP. REV. DE GUINÉE.** Commission nationale guinéenne pour l'Unesco, B.P. 964, Conakry. — **HAÏTI.** Librairie A la Caravelle, 26, rue Roux, B.P. 111, Port-au-Prince. — **HAUTE-VOLTA.** Lib. Attie B.P. 64, Ouagadougou. — Librairie Catholique « Jeunesse d'Afrique ». Ouagadougou. — **HONGRIE.** Akadémiai Könyvesbolt, Váci U.22, Budapest V., A.K.V. Könyvtárosok Boltja. Népköztársaság utja 16, Budapest VI. — **INDE.** Orient Longman Ltd. : Kamani Marg, Ballard Estate, Bombay 400 038 ; 17 Chittaranjan Avenue, Calcutta 13 ; 36a Anna Salai, Mount Road, Madras 2, B-3/7 Asaf Ali Road, Nouvelle-Delhi 1, 80/1 Mahatma Gandhi Road, Bangalore-560001, 3-5-820 Hyderguda, Hyderabad-500001. Publications Unit, Ministry of Education and Culture, Ex. AFQ Hutments, Dr. Rajendra Prasad Road, Nouvelle-Delhi-110001 ; Oxford Book and Stationery Co., 17 Park Street, Calcutta 700016 ; Scindia House, Nouvelle-Delhi 110001. — **IRAN.** Commission nationale iranienne pour l'Unesco, av. Iranchahr Chomali N° 300 ; B.P. 1533, Téhéran ; Kharazmie Publishing and Distribution Co. 28 Vessal Shirazi St, Enghélab Avenue, P.O. Box 314/1486, Téhéran. — **IRLANDE.** The Educational Co. of Ir. Ltd., Ballymount Road Walkinstown, Dublin 12. — **ISRAËL.** Emanuel Brown, formerly Blumstein's Bookstores : 35, Allenby Road et 48, Nachlat Benjamin Street, Tel-Aviv ; 9 Shlomzion Hamalka Street, Jérusalem. — **ITALIE.** Licosa (Libreria Commissionaria Sansoni, S.p.A.) via Lamarmora, 45, Casella Postale 552, 50121 Florence. — **JAPON.** Eastern Book Service Shuhwa Toranomon 3 Bldg, 23-6 Toranomon 3-chome, Minato-ku, Tokyo 105 — **LIBAN.** Librairies Antione, A. Naufal et Frères ; B.P. 656, Beyrouth. — **LUXEMBOURG.** Librairie Paul Bruck, 22, Grande-Rue, Luxembourg. — **MADAGASCAR.** Toutes les publications : Commission nationale de la Rép. dém. de Madagascar pour l'Unesco, Ministère de l'Éducation nationale, Tananarive. — **MALAISIE.** University of Malaya Co-operative Bookshop, Kuala Lumpur 22-11 — **MALI.** Librairie populaire du Mali, B.P. 28, Bamako. — **MAROC.** Librairie « Aux belles images », 282, avenue Mohammed-V, Rabat, C.C.P. 68-74. « Courrier de l'Unesco » : pour les membres du corps enseignant : Commission nationale marocaine pour l'Unesco 19, rue Oqba, B.P. 420, Agdal, Rabat (C.C.P. 324-45). — **MARTINIQUE.** Librairie « Au Bouff' Mich », 1, rue Perrinon, et 66, av. du Parquet, 972, Fort-de-France. — **MAURICE.** Nalanda Co. Ltd., 30, Bourbon Street, Port-Louis. — **MEXIQUE.** SABS, Servicios a Bibliotecas, S.A., Insurgentes Sur N° 1032-401, Mexico 12.

Librería El Correo de la Unesco, Actipán 66, Colonia del Valle, Mexico 12 DF — **MONACO.** British Library, 30, boulevard des Moulins, Monte-Carlo. — **MOZAMBIQUE.** Instituto Nacional do livro e do Disco (INLD), Avenida 24 de Julho, 1921 r/c e 1º andar, Maputo. — **NIGER.** Librairie Mauclet, B.P. 868, Niamey. — **NORVÈGE.** Toutes les publications : Johan Grundt Tanum (Booksellers), Karl Johans gate 41/43, Oslo 1. Pour le « Courrier » seulement : A.S. Narvesens Litteraturtjeneste, Box 6125 Oslo 6. Universitets Bokhandel, Universitetssentret, P.D.B. 307, Blindern, Oslo 3. — **PAKISTAN.** Mirza Book Agency, 65 Shahrah Quaid-i-azam, Box 729 Lahore 3. — **PARAGUAY.** Agencia de diarios y revistas, Sra. Nelly de Garcia Astillero, Pte. Franco N° 580 Asunción. — **PAYS-BAS.** « Unesco Koerier » (Edition néerlandaise seulement) Keesing Boeken B.V., Postbus 1118, 1000 B C Amsterdam. — **PEROU.** Librería Studium, Plaza Francia 1164. Apartado 2139, Lima. — **POLOGNE.** ORPAN-Import, Palac Kultury, 00-901 Warszawa, Ars-Pulona-Ruch, Krakowskie-Przedmieście N° 7, 00-068 Warszawa. — **PORTUGAL.** Dias & Andrade Ltda. Livraria Portugal, rua do Carmo, 70, Lisbonne. — **ROUMANIE.** ILEXIM, Romlieni, Str. Biserica Armei N° 5-7, P.O.B. 134-135, Bucarest. Abonnements aux périodiques : Rompreslatelia calea Victoriei 29, Bucarest. — **ROYAUME-UNI.** H.M. Stationery Office P.O. Box 569, Londres S.E.1 — **SENEGAL.** La Maison du Livre, 13, av. Roume, B.P. 20-60, Dakar, Librairie Clairafrique, B.P. 2005, Dakar, Librairie « Le Sénégal » B.P. 1954, Dakar. — **SEYCHELLES.** New Service Ltd., Kingsgate House, P.O. Box 131, Mahé. — **SUÈDE.** Toutes les publications : A/B C.E. Fritzes Kungl. Hovbokhandel, Regeringsgatan, 12, Box 16356, 103-27 Stockholm, 16. Pour le « Courrier » seulement : Svenska FN-Förbundet, Skolgränd 2, Box 150-50, S-10465 Stockholm-Postgiron 184692. — **SUISSE.** Toutes publications. Europa Verlag, 5, Ramistrasse, Zurich, C.C.P. 80-23383. Librairie Payot, 6, Rue Grenus, 1211, Genève 11, C.C.P. : 12.236. — **SYRIE.** Librairie Sayegh Immeuble Diab, rue du Parlement, B.P. 704, Damas. — **TCHÉCOSLOVAQUIE.** S.N.T.L., Spalena 51, Prague 1 (Exposition permanente) ; Zahracini Literatura, 11 Soukenicka, Prague 1. Pour la Slovaquie seulement : Alfa Verlag Publishers, Hurbanovo nam. 6, 893 31 Bratislava. — **TOGO.** Librairie Evangélique, B.P. 1164, Lomé, Librairie du Bon Pasteur, B.P. 1164, Lomé, Librairie Moderne, B.P. 777, Lomé. — **TRINIDAD ET TOBAGO.** Commission Nationale pour l'Unesco, 18 Alexandra Street, St. Clair, Trinidad, W.I. — **TUNISIE.** Société tunisienne de diffusion, 5, avenue de Carthage, Tunis. — **TURQUIE.** Haset Kitapeyi A.S., Istiklal Caddesi, N° 469, Posta Kutusu 219, Beyoglu, Istanbul. — **U.R.S.S.** Mejdunarodnaya Kniga, Moscou, G-200 — **URUGUAY.** Edilur Uruguaya, S.A. Librería Losada, Maldonado, 1092, Colonia 1340, Montevideo. — **YUGOSLAVIE.** Jugoslovenska Kniga, Trg Republike 5/8, P.O.B. 35, 11-001 Belgrade. Drzavna Zalozba Slovenije, Titova C 25, P.O.B. 50, 61-000 Ljubljana. — **RÉP. DU ZAIRE.** La librairie, Institut national d'études politiques, B.P. 2307, Kinshasa. Commission nationale de la Rép. du Zaïre pour l'Unesco, Ministère de l'Éducation nationale, Kinshasa.



LANGAGES D'AL-ANDALUS

Ils allient la somptuosité des manuscrits à la majesté des monuments, qui sont de grands livres sculptés dans la pierre.

Photo 1, mirador du Palais de l'Alhambra à Grenade. Photo 2, Coran andalou (H 703/-1304) exécuté probablement pour le Sultan Muhammad III. Photo 3, dôme au-dessus du mihrab dans la grande mosquée de Cordoue. Photo 4, détail des colonnes de l'Alhambra. Photo 5, Coran andalou du 12^e siècle.

